
La belle légende de Saint Nicolas
Collection "Belles Histoires et Belles vies"
44
ABBÉ ANDRÉ MERLAUD

COLLECTION « BELLES HISTOIRES ET BELLES VIES » N° 44

André MERLAUD

La belle légende de SAINT NICOLAS

ILLUSTRATIONS DE GIANNINI



11 rue Duguay-Trouin, 75006 Paris

Pour mieux comprendre ce que tu vas lire...

Tu as certainement entendu parler de saint Nicolas. Tu connais la chanson des « trois petits enfants qui s'en allaient glaner aux champs ». Peut-être même habites-tu dans une de ces régions où, le 6 décembre, on voit passer dans les rues, entourés d'une multitude d'enfants joyeux, deux curieux personnages : le bon évêque barbu, mitre en tête et crosse en main, suivi de l'affreux Père Fouettard qui tient par la bride un âne chargé de paniers débordants de jouets.

Ce saint Nicolas qui se promène dans les rues comme un Père Noël et qui, selon la chanson, a ressuscité les trois enfants « mis au saloir comme pourceaux », est-ce qu'il a existé ? Où et quand vivait-il ? Ce qu'on raconte de lui, est-ce que c'est vrai ou pas vrai ?

Regarde d'abord la couverture de ce livre. Vois le titre : La belle légende de saint Nicolas. *Aucun autre livre de cette collection, même lorsqu'il s'agit de personnages qui ont vécu il y a très longtemps, comme sainte Geneviève, saint Benoît, sainte Odile, ne porte un titre pareil.*

Donc, attention. On te prévient... loyalement : « La belle légende... »

— Alors, ce n'est pas vrai ? C'est un conte ?

— Minute ! Il y a certainement du vrai, beaucoup de vrai, même. Et puis, autour du vrai, les gens qui aimaient tant saint Nicolas, le grand évêque de Myre en Asie Mineure, qui a vraiment existé, qui a fait beaucoup de bien et qui a fait vraiment des choses extraordinaires... ces gens-là ont « brodé » peu à peu et ils ont « embelli » l'Histoire ! Il faut te dire qu'ils étaient du Midi... et même (comme on dit en riant) du... Midi et demi !

Mais écoute ! Pour mieux répondre aux questions que tu te poses, l'histoire de saint Nicolas — l'histoire et la légende — vont t'être présentées par un troubadour *très savant, qui ne te cachera rien et qui t'expliquera tout.*

Quand tu auras fini de lire, vois-tu, tu seras charmé. Parce que ce troubadour, il raconte « rudement bien » les histoires.

Et tu sauras que le bon saint Nicolas, le vrai *saint Nicolas, le grand ami des enfants, est certainement un très grand saint qu'il faut beaucoup prier...*

... pour devenir meilleur,

... et pour que tous les hommes — spécialement ceux qui sont encore chrétiens, mais qui ne sont plus, hélas ! dans l'Eglise catholique, nos « frères séparés », orthodoxes et protestants — retrouvent le chemin de l'Unité.

Car, tu le sais, cette Unité des chrétiens est la grande pensée, le grand désir de Notre Saint-Père le Pape Jean XXIII, cet homme qui a longtemps vécu dans les pays où saint Nicolas a fait tant de bien autrefois.

Je laisse donc la parole au « troubadour », qui va te raconter une belle histoire, mais qui surtout te fera connaître le Message *de saint Nicolas.*

Jean Vaillant

1959





1 Je me suis habillé en troubadour pour te raconter, ami, la légende de saint Nicolas. N'ai-je pas fière allure avec mon pourpoint vert, mon haut-de-chausses rouge, ma toque noire piquée d'une plume blanche, et la viole en bandoulière ?

Je suis un troubadour. Je descends tout droit du moyen âge où je distrayais les seigneurs et les serfs en leur contant de belles légendes et en chantant de hauts faits d'armes.

2 J'ai la mémoire fidèle, la langue déliée et la voix bien posée sur les cordes de mon instrument. Veux-tu entendre une chanson ? Celle que je préfère, c'est en Normandie, où l'on honore beaucoup saint Nicolas, que je l'ai apprise.

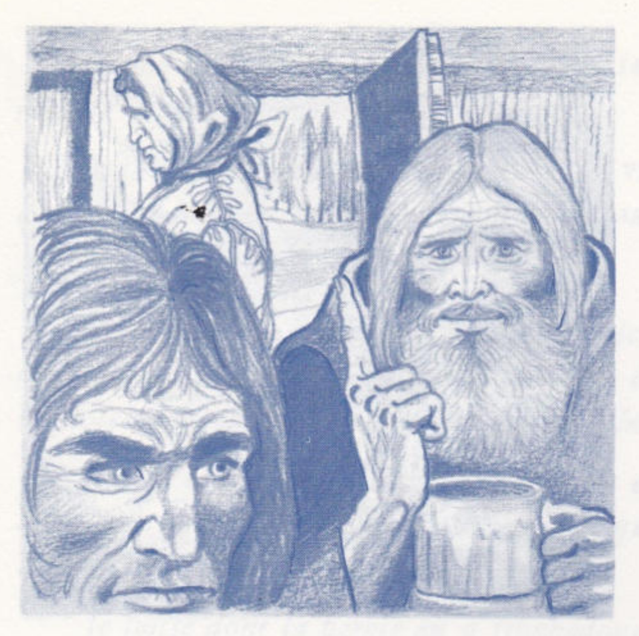
Laisse-moi accorder ma viole... Là ! Et maintenant, écoute ma complainte, celle-là même qui fut chantée à Dame Brunehaut, si seule en son château, sur les routes des Croisades, et plus tard au tournoi de Crécy, avant la joute des chevaliers :





3 « Ils étaient trois petits enfants
qui s'en allaient glaner aux champs.
Tant sont allés, tant sont venus,
Que sur le soir se sont perdus.
S'en sont allés chez le boucher :
« Boucher, voudrais-tu nous loger ?
— Allez-vous-en, les garnements,
Nous avons trop d'empêchement. »
Mais sa femm' qu'était derrièr'lui
Bien vite le gourmandit

4 « Pour sûr, dit-ell' qu'ils ont d'l'argent.
Nous en serons riches d'autant !
Entrez, entrez, mes beaux enfants,
Y a d'la place assurément ! »
Ils n'étaient pas sitôt entrés
Que le boucher les a tués !
Les a coupés en p'tits morceaux,
Mis au saloir comme pourceaux...
Saint Nicolas, au bout d'sept ans,
Vint à passer dedans ce champ.
Alla frapper chez le boucher :
« Boucher, voudrais-tu me loger ?...





5 — Entrez, entrez, saint Nicolas,
Y a d'la place, y n'en manque pas ! »
Il n'était pas sitôt entré,
Qu'il a demandé à souper...
« Voulez-vous un morceau d'jambon ?
— Je n'en veux point, il n'est point bon...
— Voulez-vous mieux un'tranch' de veau ?
— Tu ris de moi, il n'est point beau !...
Du p'tit salé, je veux avoir,
Qu'y a sept ans qu'est au saloir. »
Quand le boucher entendit ça,
Hors de sa porte il s'enfuya...

6 « Boucher, boucher, ne t'enfuis pas,
Repens-toi, Dieu t'pardonnera. »
Saint Nicolas alla s'asseoir
Dessus le bord de ce saloir...
« Petits enfants qui dormez là,
Je suis le grand saint Nicolas ! »
Et le saint étendit trois doigts...
Les p'tits se levèrent tous les trois !...
Le premier dit : « J'ai bien dormi ! »
Le second dit : « Et moi aussi ! »
A ajouté le plus petit :
« Je croyais être en Paradis ! »





7 « La connais-tu, cette histoire ?

— Bien sûr, gentil troubadour. On la chante partout : à l'école, en colonie, au patronage. Tiens, vois ces enfants en aube blanche !

— Qui est-ce ?

— Les Petits Chanteurs à la Croix de Bois. Ce sont les ménestrels d'aujourd'hui. N'en sois pas fâché ! Ils s'en vont par le monde chanter les « beaux gestes » de saint Nicolas.

8 — J'en suis ravi. Et racontent-ils aussi, comme moi, sa légende ?

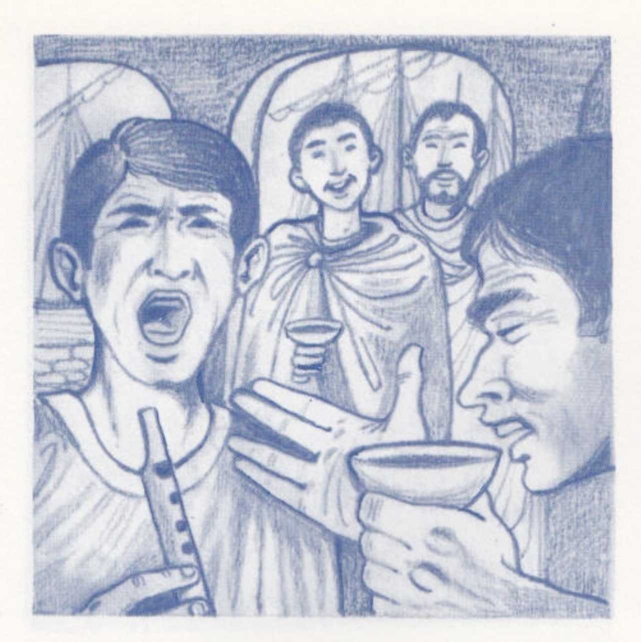
— Non ! Ils chantent, ils ne racontent pas.

— Et si je te la racontais, m'écouterais-tu ?

— Bien sûr !

— Alors, ami, écoute « La belle légende de saint Nicolas » !

— Une légende, troubadour, ce n'est pas vrai. C'est un conte de fée, une fable. J'aimerais mieux connaître « la vraie vie de saint Nicolas ».



9 — Voilà qui est difficile, car saint Nicolas est né en Asie Mineure, dans la province de Lycie, chez les Grecs.

— Et alors ?

— Ne sais-tu pas que les Grecs sont comme les Marseillais ? Ils aiment conter et rire. Ils corsent leurs histoires, y ajoutent « du sel et du poivre », pour que cela fasse mieux ; pour que leur héros soit plus grand, leur saint plus extraordinaire, pour qu'il soit au-dessus de tous les autres.



10 — Mais alors, ils mentent, troubadour ?

— Pas tout à fait. Ils mélangent le vrai et le faux. L'étoffe est bonne. Mais il y a des broderies, des fils de soie et d'or. Alors, va donc démêler l'histoire et la légende, si tu es malin ! Moi, je ne saurais pas.

— On ne peut donc pas y croire ?

— On n'y croit pas comme à l'Évangile, c'est certain ! Mais tu feras quand même ton profit de la belle légende de saint Nicolas, telle que la racontaient les marins d'Asie Mineure et les troubadours du moyen âge...



11 Il est des villes, autrefois illustres, qui ne sont plus aujourd'hui que des ruines. On vient s'asseoir sur leurs pierres et rêver.

Ainsi ai-je rêvé sur les ruines de Patare — actuellement Kaché — la ville d'Asie Mineure où saint Nicolas naquit vers 270. Ah ! me disais-je, ces pierres à son époque étaient les unes sur les autres, et cela faisait des maisons et des rues, des palais et des fontaines.

Il y avait des fleurs dans les enclos. Et Nicolas courait le long des murailles, ses longs cheveux noirs sur les épaules.



12 Il voyait passer les soldats romains, brillants et fiers, martelant le pas dans un bruit d'acier.

Sur la place, des marchands vendaient des étoffes, des chevaux, des esclaves...

Et les païens accouraient de toute la Lycie pour consulter le célèbre oracle d'Apollon.

Le soir, les bateaux rentraient, chargés de poissons et de trésors, dans le port violet et rose. Dieu ! Qu'elle était vivante et jolie, au soleil d'Orient, la ville de Patare : artistes et poètes en étaient amoureux !



13 Les parents de Nicolas se nommaient Anne et Euphémius. Ils étaient nobles et riches. Pour trouver leur palais et leurs tombeaux, j'ai fouillé bien des ruines, gratté bien des pierres. Vainement !

Par contre, j'ai déchiffré de nombreux signes chrétiens : des poissons, des agneaux, des croix, comme sur les ornements du prêtre qui dit la messe : Patare avait été évangélisée par saint Paul [1].

Euphémius et Anne étaient eux-mêmes de bonne souche chrétienne : lui avait pour frère un ermite, et elle un archevêque.

(1) Lire, dans la même collection, l'album **Saint Paul,** par l'abbé G. Courtois.



14 Grands étaient leurs biens. Plus grande encore leur générosité. Ils disaient :

« Nos richesses appartiennent d'abord à Dieu, ensuite aux pauvres. »

Aussi surnommait-on Euphémius « le Père des pauvres ».

Anne était humble et bonne. Elle visitait les malades et les prisonniers, entretenait la Maison de Dieu et s'occupait des linges sacrés. Elle avait même tissé une chasuble d'or pour son frère Nicolas, l'archevêque de Myre [1].

(1) Actuellement Demné, en Turquie.



15 Ils avançaient en âge, appuyés tendrement l'un sur l'autre, respectés, aimés de tous. Une seule peine dans leur vie : Dieu leur avait refusé un enfant.

Ce n'était pas faute de l'avoir prié. Et ils continuaient encore, sous leurs cheveux blancs ! L'espérance les rendait jeunes.

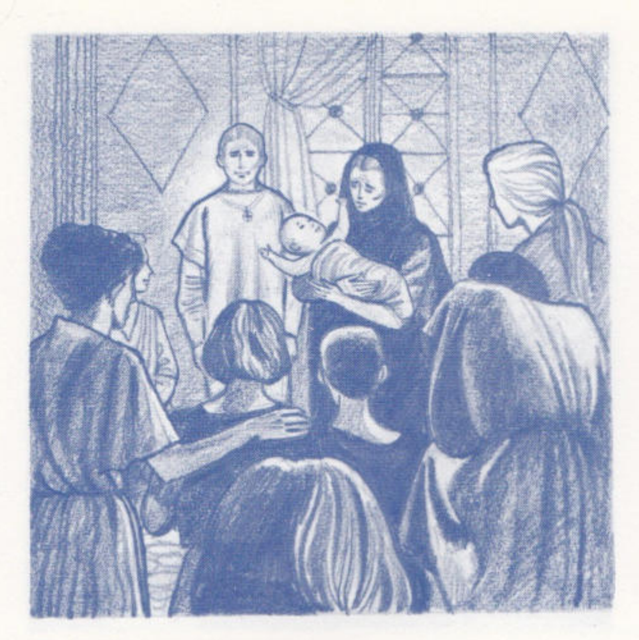
Tels Abraham et Sara, dont tu connais l'histoire.

Tels Zacharie et Elisabeth, les parents de Jean-Baptiste.



16 Puis un jour, dit la légende, un messager du ciel vint leur annoncer une grande nouvelle : « Vos prières sont exaucées. Il vous naîtra un fils. Vous le nommerez Nicolas, c'est-à-dire « vainqueur du peuple ». Il sera un grand serviteur du Très-Haut. »

Ils crurent en la parole de Dieu, simplement. Mieux que la vieille Sara, qui s'était mise à rire. Mieux que le grand-prêtre Zacharie qui, pour avoir douté de l'ange, devint muet. Ni Euphémius ni Anne ne firent de difficulté pour croire que Dieu pouvait confier un enfant à leurs cœurs vieillissants.



17 Et Nicolas vint au monde.

Dès sa naissance, le prodige éclate. Alors qu'on l'enveloppait de ses premiers langes, le bébé se redressa, joignit ses mains, fixa le ciel de ses yeux déjà ouverts. Ainsi demeura-t-il dans l'attitude d'une longue prière. Ses parents, stupéfaits, se demandèrent :

« Que sera donc cet enfant ? »

Et l'archevêque de Myre, son oncle, apprenant la nouvelle, remercia Dieu de cette naissance en célébrant une messe solennelle.



18 « Troubadour ! C'est joli, ce que tu racontes. Mais n'es-tu pas un peu farceur ?

— Je te l'ai dit, ami, s'il y a de la farce, elle n'est point de moi. Mais de ces Grecs qui ont l'habitude de tout enjoliver sous le soleil. Des historiens pourtant ont écrit, à propos de ce miracle : « Nicolas se dresse déjà contre Satan »... « Il vient au monde comme un vainqueur »... « En un éclair, son intelligence s'éveille. Il crut en Dieu et l'adora »...



19 Bien mieux, on a prétendu que Nicolas nourrisson faisait abstinence chaque semaine, le mercredi et le vendredi, comme le veut l'Eglise d'Orient pour ceux qui ont âge et santé.

Ces jours-là, le bébé refusait, paraît-il, de prendre plus d'une tétée !

Je n'invente rien, foi de troubadour. C'est écrit dans de vieux grimoires ; et un vitrail de l'église Saint-Gengoulf, à Toul, représente le nourrisson écartant d'un geste décidé le sein de sa maman.



20 On ne sait pas grand-chose de l'enfance de saint Nicolas. On aime à dire, comme pour Jésus, « qu'il croissait en âge et en sagesse, devant Dieu et devant les hommes ». Et les yeux de ses vieux parents brillaient de bonheur.

On dit surtout qu'il aimait beaucoup prier. Il quittait souvent le jeu pour aller se recueillir à l'église, tandis qu'au dehors ses camarades continuaient de jouer au cerceau ou à la toupie.



21 Un jour, l'un de ses camarades, Claude, l'accompagna. La prière de Nicolas fut si longue que Claude le poussa du coude, en disant :

« Cela ne t'ennuie pas de prier, toi ?

— Non, j'en suis heureux, au contraire.

— Mais qu'est-ce que tu dis, comme cela ?

— Tout ce que j'ai dans le cœur. Dieu est notre Père. Je l'aime, je voudrais l'aimer comme Jésus. Je parle avec lui. Je lui demande beaucoup ; et toujours il m'exauce. »



22 En classe, Nicolas, toujours bon camarade, remarqua que Jean, son voisin, avait pleuré.

« Qu'as-tu, lu demanda-t-il à la récréation. Puis-je t'aider ? »

Jean se confia. Sa mère était malade, paralysée. Et ses cinq frères et sœurs, déjà orphelins, étaient très malheureux. Nicolas lui dit : « Ce que les médecins ne font pas, Dieu peut le faire. Prions-le ensemble, et il rendra la santé à ta maman. »

En effet, la mère de Jean guérit presque aussitôt. Et l'on eut de nouveau du pain et du bonheur à la maison.



23 Accroupi près du port, un mendiant paralysé des jambes tendit un jour la main à Nicolas. Celui-ci fouilla dans son escarcelle ; plus un seul sequin ! C'est alors qu'il se souvint de ce passage des Actes des Apôtres où saint Pierre guérit le boiteux de la Belle Porte. Sa foi était si vive qu'il fit comme lui :

« Je n'ai ni or ni argent, dit-il au mendiant. Mais ce que j'ai, je te le donne. Au nom de Jésus, lève-toi et marche. »

Et le mendiant se leva et se mit à marcher.



24 Le miracle fit grand bruit dans Patare, car cet infirme, comme celui de Jérusalem, était bien connu. Et il allait criant partout :

« C'est Nicolas, c'est Nicolas qui m'a guéri. »

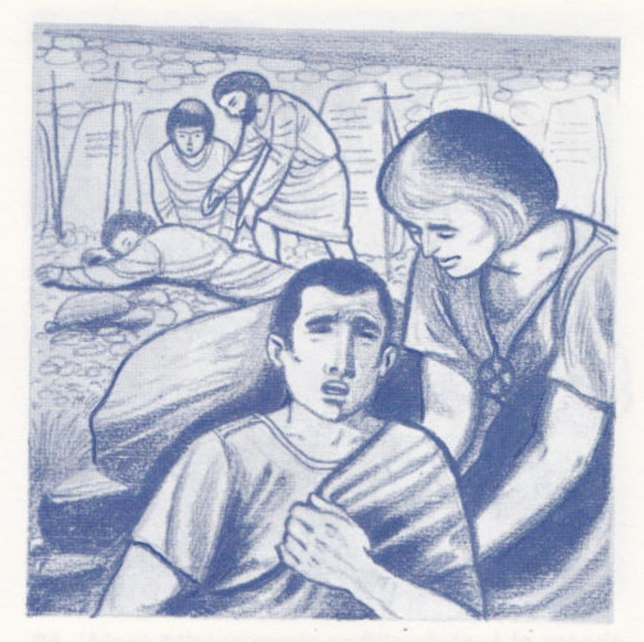
Et tout le monde s'étonnait du merveilleux pouvoir du fils d'Euphémius. Il est vrai qu'on avait souvent remarqué sa piété à l'église, quand il servait la messe. Mais on n'aurait jamais cru que ce garçon bien tranquille pût faire des choses aussi extraordinaires.



25 On vantait aussi son intelligence et son savoir, surtout dans les choses de Dieu. Il avait tenu tête, sur la place publique, à des païens qui attaquaient la religion de Jésus.

Ses parents n'entendaient que des éloges à son sujet. Et ils bénissaient Dieu de leur avoir donné un tel enfant.

Bon fils, bon camarade, ardent au travail comme au jeu, fier de sa foi : il était, avec des siècles d'avance, un vrai Cœur Vaillant.



26 As-tu entendu parler de la peste, ami ? C'est un fléau terrible, comme la famine et la guerre.

Elle se propage comme le feu, décime les armées et dévaste les villes. En quelques heures, elle foudroie ses victimes.

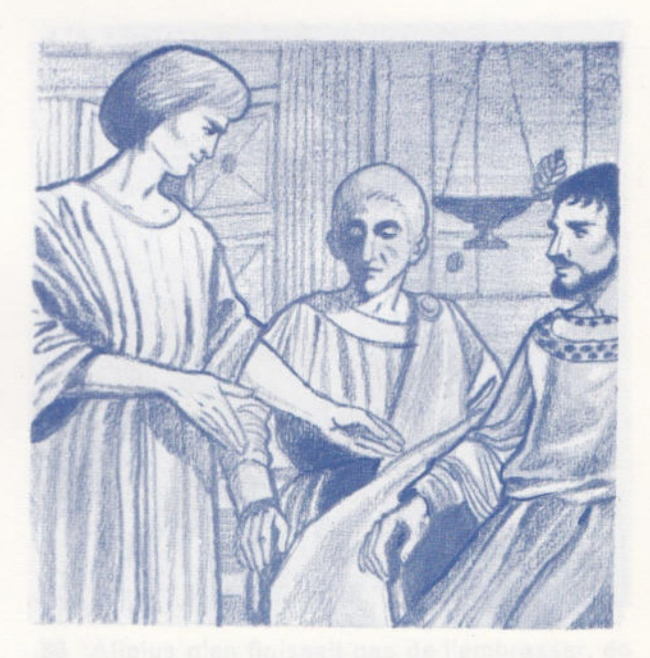
Nicolas avait vingt ans quand la peste noire s'abattit sur Patare et sur toute la Lycie. Il vécut une sorte de cauchemar, passant ses jours et ses nuits à enterrer les morts.



27 Il ne craignait rien pour lui-même. Il offrait même sa vie pour que le fléau s'arrête. Mais il priait Dieu d'épargner les siens.

Hélas ! la peste frappa aussi Euphémius et Anne qui moururent, tous deux, à quelques jours d'intervalle, entre les bras de leur cher enfant.

La douleur de Nicolas fut atroce. Il se consolait en pensant au bonheur que ses parents goûtaient auprès de Dieu. Mais il souffrait de cette séparation, comme s'il avait été lui-même en agonie.



28 Il ne voulut pas se replier plus longtemps sur sa peine, car les misères laissées par la peste à Patare étaient plus cruelles encore.

Comme il était riche à présent de tout un héritage, il entreprit de les soulager.

Autour de lui, on voulait le retenir. On lui disait que c'était folie d'être si généreux. Il répondait : « Jésus l'a été plus que moi. Ce n'est pas de l'or qu'il donnait. C'est son sang. »



29 Dans la même rue que Nicolas habitait un charpentier, Pierre. Il avait perdu une main dans un accident. Depuis, personne ne l'embauchait. Or, Pierre avait cinq enfants à nourrir. Les deux aînés étaient garçons de courses et conducteurs d'ânes. Ce n'est pas cela qui rapportait beaucoup d'argent à la maison. Et souvent le pain manquait sur la table.

Nicolas l'apprit et s'émut.

« Ceux qui ont faim, dit-il, sont mes frères. »



30 Il réalisa alors le tiers de sa fortune et alla tout simplement l'apporter à Pierre qui croyait rêver.

« Tu n'as pas le droit de t'appauvrir pour moi.

— Je ne suis pas encore assez pauvre, Pierre. Quand je n'aurai plus rien, alors je serai riche et semblable à Jésus... Prends, c'est Dieu qui te le donne, parce qu'il t'aime. Remercions-le ensemble. »

Ils prièrent l'un près de l'autre. Et Nicolas d'ajouter en souriant :

« Tu pourras avec cela envoyer tes enfants à l'école. »



31 Alipius avait trois filles, bonnes à marier.

Hélas ! la peste et de mauvaises affaires l'avaient ruiné.

« Sais-tu alors à quoi Alipius pensa ?

— Non, troubadour !

— A une chose indigne d'un père et d'un chrétien : vendre ses filles comme esclaves.

— Mais ! c'est un grand péché !

— N'accuse pas trop vite cet homme, car la misère est souvent comme une sorcière qui vous souffle de mauvaises idées. »



32 Quand Nicolas apprit cela, plutôt que de condamner Alipius, il chercha le moyen de l'aider et de sauver ses trois jeunes filles.

« Devine la ruse qu'il imagina ?

— Pourquoi recourir à la ruse quand c'est si simple de donner ?

— Nicolas avait lu dans l'Évangile : « Que ta main droite ignore ce que donne ta main gauche ! » Il ne voulait pas qu'on raconte ses bienfaits à tous les vents.

— J'ai compris ! Il fit mettre la photo des jeunes filles sur les journaux !

— Non, écoute...





33 Il emplit une bourse de pièces d'or et s'en alla rôder, la nuit, sous la fenêtre d'Alipius.

Elle était entrouverte. Nicolas regarda autour de lui. Personne ! Il jeta la bourse par la fenêtre et partit à toutes jambes, comme un voleur.

Alipius se leva en sursaut, ramassa l'objet mystérieux. Une bourse ! De l'or ! Il était riche. Il revint sur sa décision et put doter l'une de ses filles.

34 Ainsi Alipius maria sa fille aînée, à la grande joie de Nicolas qui n'avait qu'une envie : recommencer !

Nouvelle bourse. Même jeu sous la fenêtre. Nouveau mariage. En moins de huit jours, la fille cadette fut dotée et mariée.

A la troisième !

Alipius n'était pas sot. Il savait bien que ces bourses d'or ne tombaient pas du ciel, et que la Providence portait un nom, avait un visage. Lequel ?





35 Chaque nuit, dit-on, Alipius faisait le guet pour surprendre le bienfaiteur discret.

Aussi quand Nicolas jeta son troisième sac d'or, il ne put s'enfuir comme les autres fois. Un homme sortit du buisson, se précipita sur lui, le dévisagea sous la lune, palpa ses vêtements et s'écria :

« Nicolas ! C'est toi, n'est-ce pas, le bienfaiteur, le sauveur de ma famille ? »

36 Alipius n'en finissait pas de l'embrasser, de le remercier, de clamer son nom dans la nuit.

« Tais-toi, vas-tu te taire ! » s'écriait Nicolas, ennuyé de tout ce bruit.

Il le supplia de garder le secret. Mais rien n'y fit. Tels les malades de l'Évangile que Jésus guérissait, Alipius chantait à tout venant les gloires de Nicolas. Puis il maria sa troisième fille.

Et c'est probablement à cause de cette histoire que saint Nicolas a été proclamé le patron des fiancés.



37 En Lorraine, on voit, dans l'église de Saint-Nicolas-du-Port, une pierre de granit entaillée d'une croix.

On dit que les jeunes qui viennent en pèlerinage et posent le pied sur la « bonne pierre » — ainsi la désigne-t-on — sont assurés d'un heureux mariage dans l'année.

Autrefois, à Château-Salins, les jeunes filles avaient coutume de se présenter, à l'Angélus, sous le porche de l'église, pour demander au saint de leur envoyer un mari fidèle.



38 « Excuse-moi, troubadour, je suis peut-être trop curieux. Mais aucune de ces trois filles n'a voulu épouser Nicolas ?

— La légende ne le dit pas. Mais elle dit autre chose...

— Quoi donc ?

— La jeune fille qui aimait Nicolas, et secrètement espérait devenir sa femme, s'appelait Eugénia. C'était une voisine, une camarade d'enfance.

— Etait-elle jolie, troubadour ?

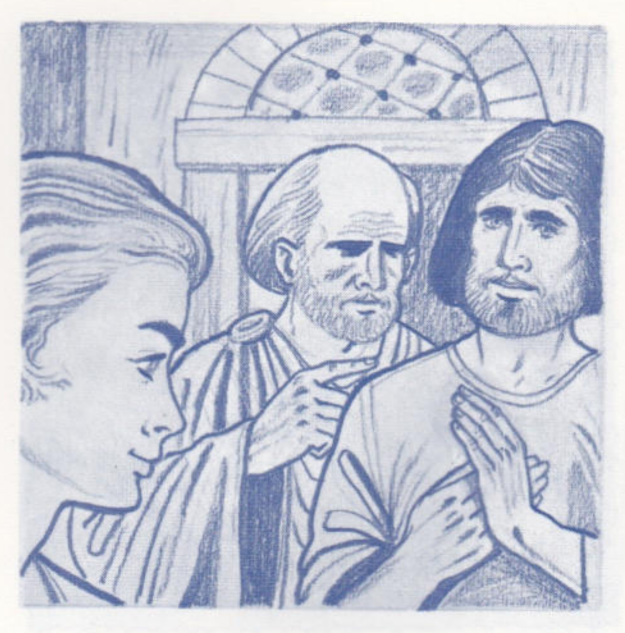
— Oui, très jolie, et coquette comme une « star »...



39 Elle changeait souvent de toilette et usait de parfums et de sourires pour attirer l'attention du jeune homme. Mais sans résultat !

Un jour, cependant, comme elle revenait du marché, un lourd fardeau sur sa tête, Nicolas s'offrit à l'aider. Toute rouge de bonheur, Eugénia accepta...

Elle croyait que Nicolas allait lui parler d'amour... Tout simplement, il lui demanda des nouvelles de son frère, qui faisait ses études à Constantinople. Eugénia fut déçue.



40 Elle se confia alors à son père qui décida un jour d'aller trouver lui-même Nicolas.

« Tu es jeune, lui dit-il, beau et riche. Depuis que tes parents sont morts, tu vis seul. Cela ne peut continuer. Marie-toi !

— Mais... balbutia Nicolas, surpris.

— J'ai une fille ravissante, Eugénia, à qui tu plais beaucoup. Je te la donne en mariage. »

Nicolas baissa les yeux, puis après un silence : « Je ne songe pas au mariage, dit-il, je veux être ermite. »



41 « Qu'est-ce qu'un ermite, troubadour ?

— Un saint homme qui vit seul, au fond des bois ou au milieu du désert, dans une hutte ou une caverne, priant Dieu et mangeant ce que la terre lui donne.

— Il y avait beaucoup d'ermites au temps de saint Nicolas ?

— Beaucoup, car les monastères n'existaient pas encore. Un désert était rempli de ces pieux solitaires : la Thébaïde. Mais je t'en parlerai tout à l'heure. »



42 Les désirs du jeune homme allaient vers cette vie rude et pauvre, seul avec lui-même.

« Là-bas, songeait-il, on ne pense qu'à Jésus. On peut le prier à son aise. »

En lisant l'épisode du jeune homme riche, dans l'Évangile, plusieurs fois il avait eu peur :

« Aurai-je le courage de tout quitter pour suivre Jésus ? »

Et pour être plus fort au moment du grand départ, il s'y exerçait chaque jour.



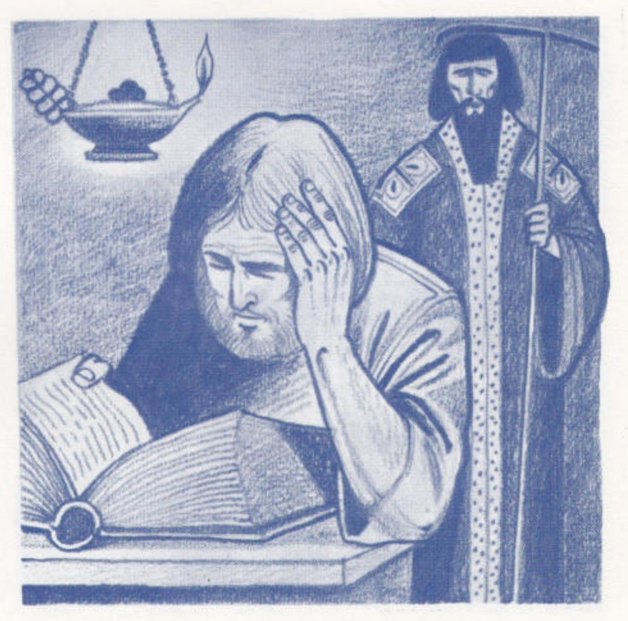
43 Au fait, pourquoi attendre plus longtemps ?

Il décida d'aller prendre conseil de son oncle, le saint archevêque de Myre.

Myre est une ville voisine de Patare. L'archevêque accueillit son neveu avec joie.

« Je crois que Dieu m'appelle à être ermite », lui déclara Nicolas.

L'archevêque connaissait trop la piété et la vertu de son neveu pour sourire d'un tel projet : « Pourquoi ne serais-tu pas prêtre ? Sois prêtre d'abord. Ermite, nous verrons après... »



44 C'est par humilité que Nicolas n'avait pas osé envisager le sacerdoce.

Mais sur l'insistance de son oncle, il s'y prépara pendant un an, priant, jeûnant, étudiant les Livres Saints, dans une maison solitaire. Ainsi, plus tard, saint Ignace de Loyola devait préparer, une année entière, sa première messe.

Il reçut l'ordination sacerdotale des mains de son oncle, avec une piété angélique. Une vie nouvelle commençait pour lui, la plus heureuse, la plus sainte : celle d'un autre Christ. Il avait vingt-trois ans.





45 L'archevêque de Myre avait fait bâtir un couvent près de Patare, nommé Sainte-Sion [1]. Là vivaient des religieux, parmi lesquels le bon vieillard Assénie, oncle paternel de Nicolas.

Ce n'était pas l'idéal qu'avait entrevu le jeune prêtre. Mais en attendant l'ermitage, il pouvait trouver là le moyen de réfléchir, de travailler, de faire pénitence.

Il fut d'emblée si exemplaire qu'à la mort du supérieur, on le choisit, malgré sa jeunesse, pour le remplacer.

(1) Sion est un des noms de la ville de Jérusalem.

46 Tout de suite, Nicolas se montra un remarquable supérieur : pieux, humble, égal d'humeur, sage comme un vieillard et bon comme un saint, usant de son autorité avec la tendresse d'un père...

Tant et si bien que l'archevêque de Myre, qui cherchait un auxiliaire, songea à son neveu.

Depuis fort longtemps, l'archevêque désirait en effet faire un pèlerinage en Terre Sainte. C'était à l'époque un long et périlleux voyage. Pour le remplacer, il désigna donc le jeune supérieur de Sainte-Sion, qui n'accepta qu'en tremblant.





47 Tout en s'acquittant fort bien de sa mission, Nicolas — il faut bien le dire — n'était point à l'aise dans sa fonction d'évêque.

Tant de dignité, d'honneurs et de richesses l'accablaient. Plus que jamais, il rêvait de solitude.

La vie au couvent de Sainte-Sion n'avait point calmé son désir ardent d'être ermite. Il prit une ferme résolution. Sitôt l'archevêque de retour, il irait lui aussi en Terre Sainte... jusqu'au désert pour s'y retirer avec Dieu, pour toujours.

48 Des difficultés surgirent aussitôt, lui barrant la route... L'archevêque revint fatigué, malade.

Il demanda à son neveu de rester à ses côtés... Même les moines de Sainte-Sion se mirent de la partie, le suppliant jusqu'aux larmes de rester.

Rien n'y fit. C'était un appel irrésistible au fond de son cœur.

« S'il plaît à Dieu, je reviendrai, dit-il en les quittant. Priez pour moi, je prierai pour vous. »





49 La première partie du voyage se fit par mer. Nicolas s'embarqua à Patare.

A peine le navire eut-il gagné le large, qu'une forte tempête s'éleva. Des paquets de mer battaient ses flancs. Les cordages craquaient, les mâts fléchissaient : un bateau ivre sur une mer en furie.

Pris de panique, les marins adressaient leurs supplications à Castor et Pollux, ces dieux imaginaires qui, selon les païens, auraient eu pouvoir sur les flots !

50 Soudain, une voix se fit entendre dans ce grondement infernal.

« Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? »

Etait-ce Jésus qui parlait comme autrefois, dans la barque en péril ?

Non ! C'était Nicolas, invitant marins et passagers à tourner leurs regards vers le vrai Dieu. On se rassembla autour de lui...

Très maître de lui, Nicolas lança vers le ciel une longue imploration. Chacun se recueillit, écouta... et attendit.





51 Miracle ! Dieu exauce la prière de son serviteur. La mer redevint calme comme une grande nappe d'huile. Très vite remis en état, le navire poursuivit sa route.

Nouvel incident !

Un enfant qui jouait imprudemment dans les cordages glissa et tomba sur le pont, mort.

On accourut aussitôt. Les parents étaient là qui pleuraient, le petit corps pantelant dans leurs bras... La scène était bouleversante.

52 Survint Nicolas. Il écarta doucement pleureurs et badauds, s'agenouilla près de l'enfant, les bras en croix.

Les uns se taisaient... D'autres murmuraient en se moquant :

« A quoi pense-t-il ? Veut-il aussi ressusciter un mort ? »

Mais la prière des saints est toute puissante.

Et il plut à Dieu d'exaucer Nicolas !





53 La vie parut renaître dans le petit corps inerte. L'enfant remua les lèvres. Ses narines frémirent.

Il entrouvrit les yeux. Mon Dieu ! Il vivait. Il se redressa, se leva, et s'en fut tout droit vers Nicolas dont il embrassa longuement la main. Puis il se jeta au cou de ses parents qui pleuraient de joie.

Humblement, Nicolas se mit à l'écart. Mais dans son dos, on chuchota : « Un envoyé de Dieu est parmi nous ! » Et on ne s'en approcha plus que pour demander ses bénédictions et ses prières.

54 Dans le port d'Alexandrie où le bateau avait jeté l'ancre, la nouvelle se répandit très vite. « Un vrai saint est à bord : Nicolas de Myre. Il apaise la tempête et ressuscite les morts. Il ressemble à Jésus ! Le voilà ! »

Alors on se précipita pour le voir, le toucher, l'entendre. Des malades et des infirmes lui demandèrent de les guérir. Il aurait voulu s'échapper, partir seul sur la route qui mène au tombeau de saint Marc. Mais la foule était si compacte autour de lui qu'on aurait dit un prisonnier dans une tour vivante.





55 Il avait beau crier au-dessus des têtes : « Dieu seul est grand ! Dieu seul est saint ! », on lui fit escorte comme au Christ sur les routes de Galilée.

A nouveau son rêve reparut. Il avait hâte de fuir ces gens trop empressés, cette ville trépidante et sotte, de s'enfoncer dans le désert pour y goûter la solitude et suivre ceux qu'il tenait pour les vrais riches de ce monde, les vrais saints : les ermites de la Thébaïde.

« Je ne suis pas digne, pensait-il, de dénouer les courroies de leurs sandales ! »

56 Un homme heureux, c'était bien Nicolas. On eût dit un enfant s'en allant à la recherche d'un trésor. Par une sorte de flair, il découvrait les pistes qu'avaient suivies les ermites, jusqu'en leurs repaires inaccessibles. Il voulait les surprendre, les regarder.

Ils étaient à demi-nus, couverts de guenilles et de peaux de bêtes, le dos marqué des coups de fouet qu'ils se donnaient pour faire pénitence. Plusieurs étaient d'une maigreur effrayante. Dans leur visage mangé par la barbe, seuls les yeux attiraient et rassuraient.





57 Antoine, le premier ermite, vivait encore au milieu d'eux, dans l'antre qu'il partageait avec les bêtes fauves.

A l'entrée, un trou : c'était sa tombe qu'il avait creusée jour après jour. A l'intérieur de la grotte, une croix de bois, une tête de mort ; les Livres Saints reposaient sur une pierre : sa table de travail.

Enfin, Nicolas pouvait le voir, l'écouter, vivre de ses exemples. Son rêve était accompli. Comme lui, cet aigle de la solitude était de Lycie. Comme lui, il fut noble et riche, avant de choisir la pauvreté et le désert.

58 Et combien de disciples depuis l'ont rejoint.

Priant, jeûnant, comme Jésus. Aimant tout homme, toute créature, l'herbe et la pierre, comme Jésus. Triomphant d'eux-mêmes et de Satan, comme Jésus. En vérité, le désert, ce lieu maudit, a fleuri et chanté. Ecoute !

C'est une prière qui monte dans la paix du soir. Les ermites se répondent de grotte en grotte. Là où hurlaient les hyènes et rugissaient les lions, les meilleurs des hommes parlent à Dieu et le chantent.





59 Après la Thébaïde, le pays de Jésus.

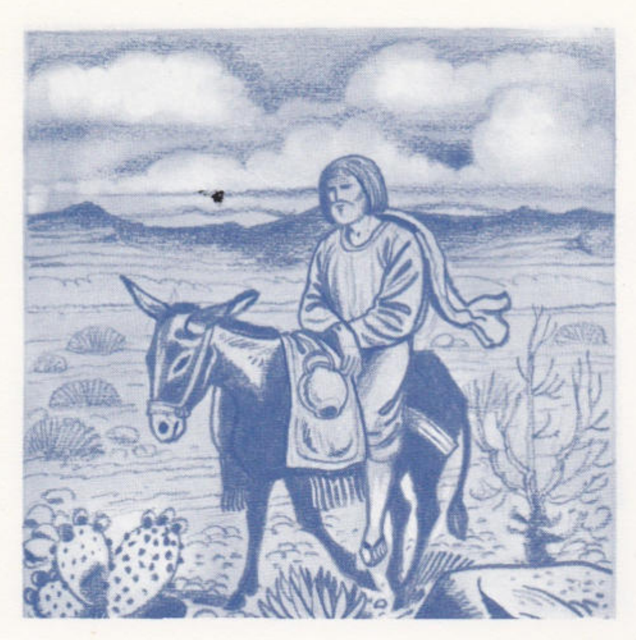
Tu devines avec quelle ferveur Nicolas fit ce pèlerinage aux Lieux Saints.

Bethléem, où il est né. Nazareth où il a vécu trente ans. Jérusalem,où il a institué la sainte Eucharistie. Le calvaire où il mourut pour nous. Le jardin où il apparut à Marie-Madeleine, au matin de Pâques... Et tant d'endroits où il a parlé, guéri, montré son amour, confié ses secrets : le lac de Génésareth, le puits de Jacob, Capharnaüm...

60 Tout l'Évangile se déroulait ainsi, sous le regard émerveillé de Nicolas. Il lui semblait que Jésus était encore là tout près, qu'il allait le voir, comme il avait vu Antoine, son serviteur.

L'un des endroits qui l'impressionnèrent le plus, ce fut une grotte.

Elle avait abrité, disait-on, la Sainte Famille quand elle fuyait vers l'Égypte, devant les soldats d'Hérode. Une nuit, Jésus aurait dormi là, dans les bras de Marie, tandis que, dehors, veillait Joseph.





61 Ah ! pouvoir y demeurer, y vivre, à la manière d'Antoine, l'ermite. Reposer dans la grotte même où Jésus reposa, sur le cœur palpitant de sa mère, c'était pour l'âme aimante de Nicolas l'avant-goût du Paradis.

Mais Dieu parla autrement à son cœur :

« Ce n'est pas là que je te veux, lui fit-il comprendre. Abandonne cette grotte. Cesse d'aimer les charmes du silence. Efface de tes yeux ces hommes qui chantent au milieu des rochers. Retourne à Myre. »

Nicolas obéit...

62 « Ohé, capitaine ! Ton bateau va-t-il en Syrie ?

— Non, voyageur ! Il va en Égypte. Mais si tu paies bien, il te transportera où tu le désires. »

Nicolas et le capitaine débattirent le prix du voyage. L'accord conclu, on leva l'ancre...

Comme à l'aller, le vent devint contraire. Le gros temps gênait la navigation. La tempête grondait. La barre cassée, le bateau allait à la dérive.





63 Le capitaine, hors de lui, s'écria :

« La Syrie. Nous dévions vers la Syrie ! »

— Pourquoi donc alors te préoccuper, capitaine ? N'est-ce pas vers la Syrie que nous étions convenus de nous rendre ? »

Le capitaine tout confus se jeta aux pieds de Nicolas :

« Oui, mais je t'ai trahi. J'avais mis le cap sur l'Égypte. Dieu se fâche et te venge. Supplie-le de me pardonner. »

Nicolas se mit en prières. Et la mer redevint calme.

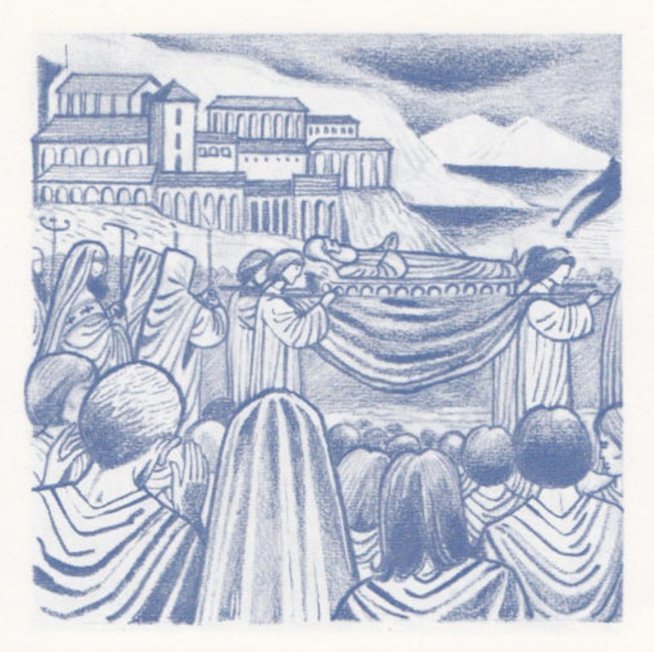
64 « Terre ! Terre ! » cria la vigie.

C'était la côte syrienne, le port de la bonne ville de Patare.

Nicolas se dirigea vers Sainte-Sion, d'un pas léger, comme porté par les souvenirs de son voyage, impatient de retrouver ses frères.

Dès qu'ils le virent apparaître sur le seuil, ceux-ci ne purent contenir leur joie.

« Dieu nous le rend, disaient-ils. Désormais, nous le garderons. Il ne nous quittera plus... »





65 Ils se trompaient, ces braves frères enthousiastes. Dieu ne voulait pas laisser sous le boisseau cette lampe ardente, mais la placer sur un candélabre pour éclairer beaucoup d'âmes. Voici comment...

Jean, l'archevêque de Myre, étant mort, les évêques de la province se réunirent, selon la coutume, pour désigner son successeur.

Ils hésitaient entre plusieurs candidats, quand...

66 Le plus âgé des prélats, très écouté pour sa sagesse, fit part à ses collègues d'une révélation curieuse qu'il avait eue durant sa prière : « Le successeur de Jean doit être un prêtre nommé Nicolas. Demain, à l'aurore, ce prêtre viendra dans cette église. »

Le lendemain, aux dernières heures de la nuit, les évêques étaient presque tous là pour accueillir le prêtre mystérieux que Dieu lui-même allait leur envoyer.





67 Ne soupçonnant rien, Nicolas, au petit jour, entra dans l'église pour y faire sa prière matinale. Surpris de voir tant d'évêques rassemblés, il hésita...

Mais quelqu'un l'interpella : « Qui es-tu ? — Un pauvre pécheur ! — Mais, quel est ton nom ? — Nicolas, le prêtre Nicolas. — Le voilà, c'est lui ! »

Et tous les évêques de l'entourer, le pressant de questions, admirant surtout la promptitude et la justesse de ses réponses.

68 Nicolas finit par comprendre qu'on voulait faire de lui un évêque. Il se débattit comme un oiseau dans un filet.

« Vous vous trompez sur mon compte, répétait-il. Je suis indigne d'un tel honneur, incapable de remplir une telle charge. »

Mais essayez donc d'échapper à la volonté de Dieu ! Il dut accepter. A la grande joie de tous. On l'aimait tant ! Il avait si bien fait quand il avait remplacé l'archevêque, son oncle.

Nicolas, archevêque de Myre !... La cérémonie du sacre fut grandiose, marquée par un miracle extraordinaire.



69 Nicolas venait de donner sa première bénédiction, avec mitre et crosse. Quand une femme, folle de douleur, fendit la foule, monta jusqu'à l'autel, un enfant sur les bras. Il était mort, brûlé vif, et elle le tendait à Nicolas, en s'écriant :

« Rends-lui la vie ! Rends-lui la vie ! »

Devant le petit corps inerte, le nouvel évêque s'émut. Lentement, il traça sur lui le signe de la croix.

Alors l'enfant, comme tiré d'un profond sommeil, bâilla, s'étira, ouvrit les yeux. Il était ressuscité.



70 La légende précise que la jeune mère avait oublié l'enfant dans son bain, captivée qu'elle était par les chants et les acclamations du sacre, qui lui venaient comme en écho...

C'est ce que représente, à peu près, un vitrail de la cathédrale d'Auxerre où deux diablotins activent le feu d'une chaudière dans laquelle est plongé un petit enfant.

A cause de ce prodige, on invoque aussi saint Nicolas contre les brûlures.

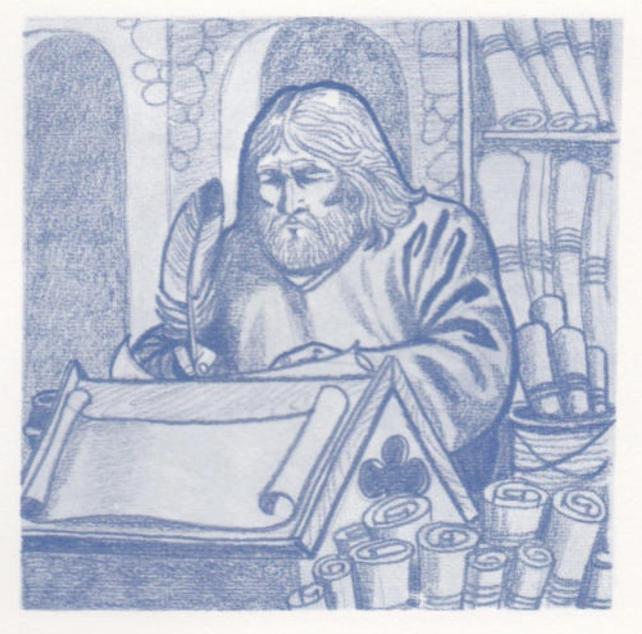


71 Nicolas n'avait pas accepté sans hésitation la lourde charge d'évêque. Il lui semblait parfois avoir sur le dos un énorme fardeau qui lui sciait les reins.

« Tant d'âmes, tant d'âmes à porter », soupirait-il.

Mais Jésus le fortifia, un jour, par cette parole simple et touchante : « Puisque tu travailles pour moi, je travaillerai pour toi. Je ne t'abandonnerai pas. »

Fort de cette promesse, Nicolas se montra le plus intrépide, le plus saint des évêques.



72 A défaut d'ermitage, il menait dans son palais la vie austère des solitaires de la Thébaïde.

C'était un pauvre dans la dignité d'un grand seigneur. Il couchait sur la terre nue, s'abstenait de viande et de vin. Pas de dorures. Des vêtements râpés, comme ceux des mendiants.

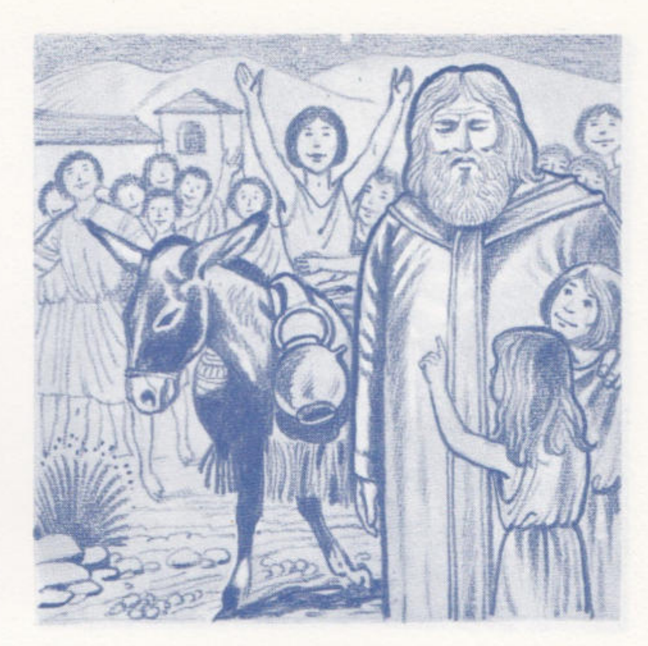
Il consacrait ses jours et ses nuits à la prière et à l'étude. Couché tard, il se levait au chant du coq. Ses premières heures étaient pour Dieu. Quand il célébrait la messe, son visage paraissait baigné d'une lumière extraordinaire.



73 Nicolas avait table ouverte pour les prêtres... L'évêque n'est-il pas un père, partageant avec ses prêtres les responsabilités de la grande famille du diocèse ?

Il les voulait instruits et saints. Aussi les choisissait-il et les formait-il avec soin. Chaque année il les réunissait pour leur rappeler la grandeur et les exigences de leur vocation. Et si, parfois, il devait reprendre l'un d'eux, c'était toujours avec douceur.

L'évêque de Myre et ses prêtres n'avaient qu'un cœur et qu'une âme.



74 Après ses prêtres, sa prédilection allait aux pauvres et aux enfants. En eux, il retrouvait le visage de Jésus.

Chaque jour, il visitait quelques malades, quelques prisonniers, quelques indigents. Les enfants accouraient sur son passage, l'escortant de leur bruyant cortège. Il aimait les cris, les piétinements de ces petits conquérants autour de lui.

S'il était monté sur son âne, alors familièrement les enfants l'obligeaient à descendre pour baiser ses mains et — qui sait — pour grimper sur l'âne !



75 Comme le Bon Pasteur, il voulait connaître toutes ses brebis. Aucune ne lui était indifférente. Il aurait fait cent lieues et bravé tous les fléaux pour aller sauver la plus perdue.

Ainsi... La famine s'abattit sur la contrée, après plusieurs récoltes mauvaises. Quoi de plus effroyable que de n'avoir rien à manger ? Il ne reste plus qu'à ronger les os et à grignoter des racines, comme les bêtes.

Dans les rues de Myre, les gens étaient comme des squelettes. Nicolas se devait de les soulager.



76 Apprenant, un jour, qu'un navire chargé de blé venait de jeter l'ancre au port, il demanda à voir le capitaine.

« Capitaine ! lui dit-il, livre-nous la moitié de ta cargaison ; la ville a faim !

— Non, répondit sèchement le capitaine. Ma cargaison est promise pour Constantinople.

— Écoute, capitaine, je te jure devant Dieu que si tu nous livres la moitié de ton blé, il ne te manquera pas un sac à Constantinople. Tes clients seront tous satisfaits. »





77 Moitié subjugué, moitié convaincu, le capitaine accepta... Arrivé à destination, tous les clients eurent leur mesure.

La provision déchargée à Myre eut le même sort miraculeux. Elle se multiplia à ce point que personne ne souffrit plus de la famine et qu'on put ensemencer les terres, comme après une abondante moisson.

C'est un miracle semblable à la multiplication des pains dans le désert. D'ailleurs, saint Méthode nous raconte, en une autre occasion, qu'avec un seul pain l'évêque de Myre put nourrir quatre-vingt-trois ouvriers qui travaillaient à l'église de Sion.

78 Les marins connaissaient tous, pour l'avoir entendu souvent raconter, le pouvoir miraculeux de Nicolas sur la tempête.

Or, un jour qu'ils approchaient de la côte, des navigateurs furent secoués par un ouragan si impétueux qu'ils s'attendaient à voir leur navire sombrer. Désespérés, ils appelèrent à leur aide l'évêque de Myre.

Nicolas surgit, dans la nuit noire, comme un fantôme :

« Vous m'avez appelé, dit-il simplement. Je suis là. Invoquons Dieu ! »





79 Puis il se mit à la barre. Le navire rentra au port. On débarqua ! Puis on chercha Nicolas pour lui faire fête. Il avait disparu...

On convint alors de se rendre à l'église la plus proche pour rendre grâce à Dieu. Surprise ! Le prêtre qui célébrait la messe était le pilote de la nuit.

L'office terminé, les marins montèrent jusqu'au chœur pour le remercier.

Nicolas leur fit cette simple réponse : « A Dieu seul la gloire ! Je ne suis qu'un serviteur inutile. »

80 Puis les regardant tous, chacun bien dans les yeux, il poursuivit gravement : « La tempête de cette nuit était une punition pour vos péchés. Vous avez besoin d'absolution... »

Ils ne purent résister. A tour de rôle, ils se mirent à genoux.

Nicolas, qui lisait dans les cœurs comme à livre ouvert, les aida à trouver leurs péchés... Le regret leur était facile : ils avaient devant eux l'image vivante de Jésus.

Et, dit-on, à partir de ce jour, les marins n'essuyèrent plus de tempête.



81 En ce début du IVe siècle, l'empereur Constantin, converti, se fit le défenseur de l'Église. Mais en Orient, l'empereur Licinius devint son persécuteur.

Sous la poussée de courtisans païens, Licinius s'employa de toutes ses forces à relever les idoles abattues. Le paganisme s'armait pour la revanche.

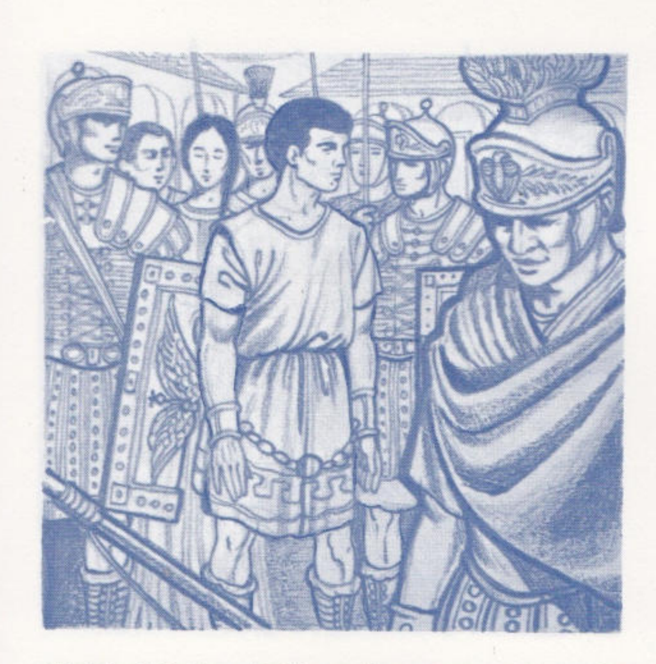
La persécution ne fut pas tout de suite déclarée. On ne jeta pas les chrétiens aux lions. Mais on leur fit une petite guerre savante et sournoise.



82 Ainsi, on interdit aux femmes d'assister aux sermons, aux fidèles d'aller à l'église, aux évêques de se rassembler.

On chassa les chrétiens de tous les postes officiels qu'ils occupaient dans l'Empire. On ne négligea rien pour les vexer et les calomnier. On racontait que l'honnêteté et la vertu n'étaient pas de leur côté.

Puis, comme les chrétiens résistaient, Licinius se mit en colère et déchaîna la persécution.



83 En 316, les chrétiens furent proscrits... On les emprisonna, on confisqua leurs biens. Il y eut des martyrs.

Heureusement, beaucoup parvinrent à s'enfuir dans les montagnes !

Nicolas demeura ferme à son poste, soutenant les captifs et les opprimés. Il dénonça avec vigueur le crime des persécuteurs, se moquant totalement des représailles. Il était prêt, tel le bon berger, à donner sa vie pour ses brebis.

Verser son sang pour Jésus ? Quel plus beau sort pouvait-on lui réserver ?



84 Il enviait les quarante martyrs de Sébaste, une ville voisine. Il aurait aimé partager le sort de leur évêque, Blaise, qu'on était allé prendre dans sa grotte, au milieu des bêtes sauvages soumises à sa voix, et qu'on avait chargé de chaînes, mis en prison, torturé sur un chevalet. Et, tandis que les ongles de fer labouraient son corps, ce saint évêque avait encore trouvé la force de dire à ses bourreaux : « Déchirez mon corps, je vous l'abandonne. Mais mon âme reste à Dieu. »

Il enviait ceux qu'on jetait vivants dans des fournaises, ou qu'on livrait dans les arènes à la fureur des fauves.



85 Son heure arriva. La colère de Licinius s'abattit sur lui. Il fut condamné à mort.

Mais quand le peuple l'apprit, il descendit de la montagne pour manifester. La prison fut ceinturée d'une foule grondante, indignée.

Inquiet, apeuré, tremblant pour sa réputation, le gouverneur de la ville jugea prudent d'éloigner Nicolas.

Pieds nus, mains liées, il prit la route interminable de l'exil...



86 Les soldats qui escortaient la colonne de prisonniers étaient durs, impitoyables. Les coups pleuvaient pour le seul plaisir de battre. La route était longue, longue !... Il fallait marcher, marcher toujours, sous un soleil de plomb. La soif devenait intolérable ! Enfin, un soldat compatissant approcha sa gourde des lèvres de Nicolas. Mais l'officier le vit. Furieux, il renversa l'eau par terre.

Le courage et la foi de Nicolas n'en furent pas le moins du monde ébranlés.

Son exemple impressionna ses compagnons de misère ; ils communièrent à sa foi.



87 Non content d'assouvir sa haine en persécutant les chrétiens, Licinius voulait encore, pour abattre plus radicalement le christianisme, renverser Constantin lui-même.

Au retour d'une expédition, l'armée romaine côtoya ses frontières. Ce fut suffisant ! Licinius déclara la guerre à Constantin et marcha sur lui à la tête de ses troupes.

L'enjeu était grand. C'était la bataille entre la Croix et l'Idole. Qui l'emporterait ?



88 Licinius brûla des victimes devant les dieux païens ; il interrogea les oracles, harangua ses soldats.

Constantin, lui, pria Jésus. Sur son étendard brillait le Signe Sacré qui déjà lui avait permis de triompher en Occident. Lui donnerait-il une fois encore la force de vaincre ?

Les deux armées se rencontrèrent à Andrinople. Un choc terrible !... Constantin en sortit vainqueur. Licinius parvint à s'échapper. Mais les idoles furent définitivement renversées.

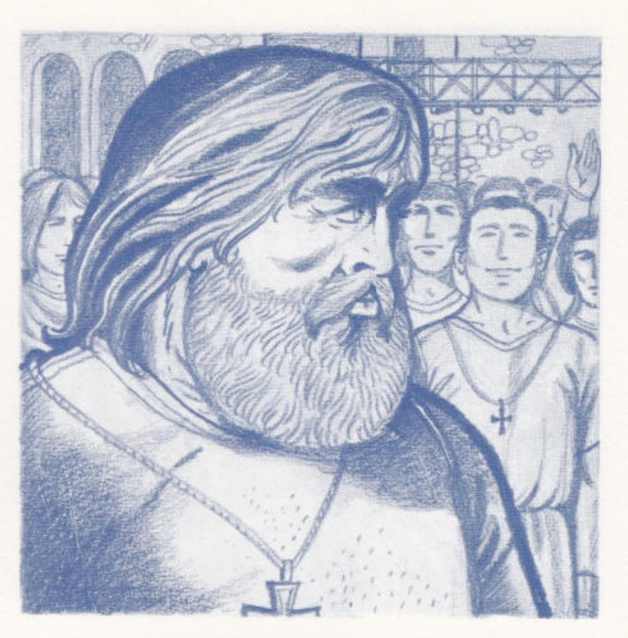


89 La persécution, tel un cauchemar, disparut. Le soleil de la liberté resplendit de nouveau sur l'Église d'Orient.

Les exilés purent rentrer dans leurs pays. Nicolas se mit en route.

Apprenant son passage, les gens accoururent en masse sur son chemin, baisant ses mains meurtries par les chaînes, réclamant des paroles de paix... voulant le retenir.

Ainsi parcourut-il, dans son voyage de retour, la plupart des pays d'Orient évangélisés par saint Paul.



90 Il arriva enfin à Myre. La bonne ville pavoisa en son honneur. Une véritable liesse de libération... La résurrection d'un peuple, c'est une chose inoubliable !

Mais on eut peine à reconnaître le beau visage de Nicolas couvert de cicatrices noirâtres. Son corps, autrefois si majestueux, se courbait maintenant comme sous le poids d'une fatigue écrasante.

Aux combattants glorieux, on donne des médailles. A Nicolas, Dieu donna de partager ses propres plaies.



91 Sans perdre de temps, Nicolas releva les églises dévastées. Il fit abattre les statues des idoles, sur les places publiques, et un arbre sous lequel les païens s'assemblaient pour rendre leur justice.

Des hurlements sinistres accompagnaient ces opérations de nettoyage : les démons, chassés de leurs repaires, grognaient comme des porcs égorgés...

Non loin de Myre, il édifia deux basiliques en l'honneur des martyrs. L'Église de Myre retrouva sa vie et sa fierté...



92 « As-tu lu cette page d'Évangile, ami, où Jésus nous met en garde contre les loups déguisés en agneaux ?

— Oui ; mais comment les loups font-ils pour se déguiser, troubadour ?

— En prenant l'apparence douce et pacifique, alors que la rage gronde sous leur peau !

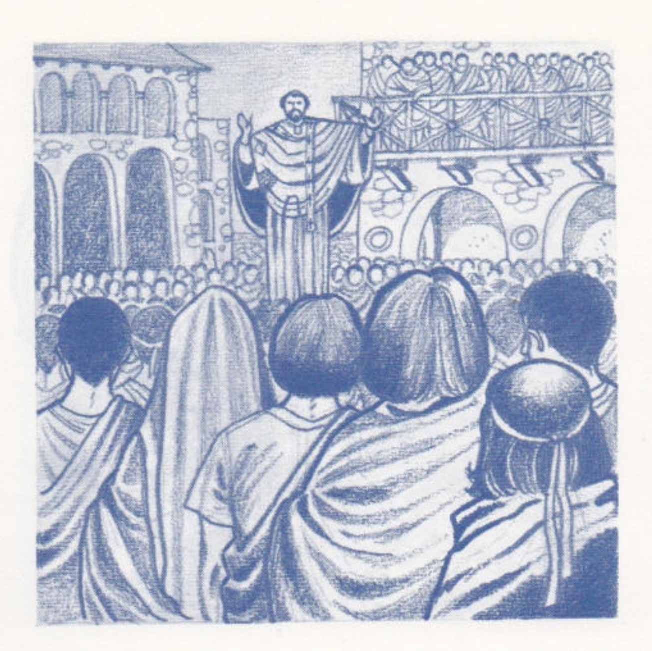
— Ce sont des hypocrites, quoi ?

— C'est cela, des hypocrites. Jésus disait « des sépulcres blanchis ». Or, il y avait, du temps de saint Nicolas, un prêtre hypocrite, féroce comme un loup : Arius.



93 Arius avait l'apparence d'un pauvre, avec ses cheveux mal peignés, son manteau plein de trous. On croyait entendre un saint et un défenseur de l'Église, quand il parlait ; sa parole était douce ; Dieu avait la première place dans ses discours.

Mais au fond, il était orgueilleux, ambitieux, fourbe. Il faisait de belles phrases ; mais l'erreur était tapie au fond de son éloquence. Il disait, par exemple : « Jésus est un homme très saint, très puissant. Dieu l'a béni plus que tous les autres. Mais il n'est pas Dieu. » Et déjà l'on disait que Marie n'était pas la mère de Dieu !



94 — On le laissait dire des énormités pareilles, troubadour ?

— Eh ! non, on ne le laissait pas ! Seulement, Arius était très malin. Plusieurs fois, les évêques l'avaient condamné. Mais quand on le chassait d'un diocèse, il allait dans un autre. Partout, il se faisait des partisans : des gens qui trouvaient qu'il parlait bien, et à qui cela suffisait ! Un jour, cependant, les évêques en eurent assez ! Ils se réunirent dans un grand concile, à Nicée, pour démasquer ses ruses, réfuter ses erreurs et proclamer bien haut la vérité. C'était en l'année 325.



95 Arius fut invité à s'expliquer. On lui donna la parole.

Comme il excellait dans l'art de parler et de plaire, il mélangeait habilement le vrai et le faux.

Mais il avait des adversaires vigoureux : Athanase et Nicolas. Tous deux avaient souffert la torture et l'exil. Ils n'avaient pas peur de parler. Ils en avaient vu d'autres ! C'étaient des confesseurs de la foi.

Les autres évêques et tous les savants du concile leur donnèrent raison. Et Arius fut condamné.



96 Je vais te raconter un incident curieux, ami : la gifle de saint Nicolas.

— Saint Nicolas a giflé quelqu'un ?

— Oui ! Tu devines qui ?

— Arius, peut-être ?

— Justement. En plein concile. Devant le pape et l'empereur.

— Pourquoi ?

— Parce qu'Arius prétendait que Jésus n'était qu'une créature. Alors, la colère le prit. Ce fut plus fort que lui : il ne put se contenir.

— Et... Arius la lui a rendue ?

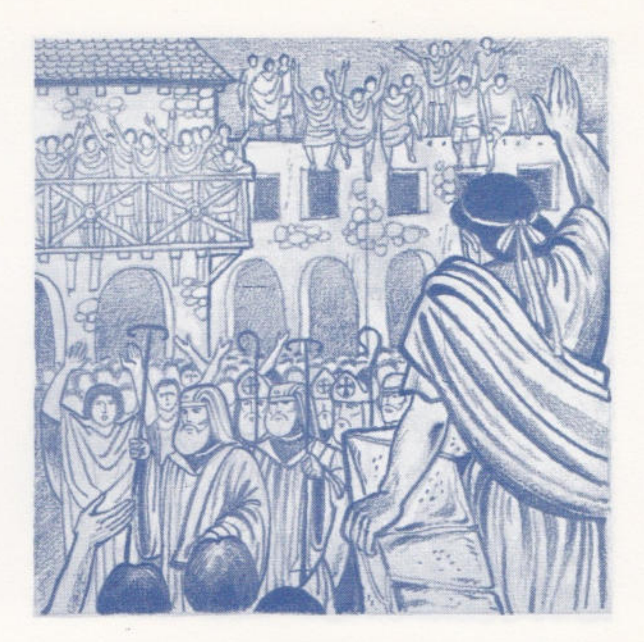


97 — Non, mais il a demandé réparation. Tous les personnages du concile étaient très ennuyés de l'incident. Sans désavouer Nicolas, en hommes sages, ils lui conseillèrent de rester chez lui, le lendemain, et de retirer ses habits d'évêque.

— A-t-il obéi, troubadour ?

— Pas tout à fait ! Car la Sainte Vierge lui apparut la nuit, toute souriante, et lui rendit ses vêtements... Alors, il revint prendre sa place au milieu des autres, comme si rien ne s'était passé.

— En somme, la Sainte Vierge avait approuvé la gifle ! »



98 Le peuple de Nicée se passionnait pour la discussion. Une chose surtout lui tenait à cœur : la Sainte Vierge est-elle, oui ou non, mère de Dieu ?

On discuta longtemps. Et c'est seulement cent ans plus tard, lors d'un autre concile, tenu à Éphèse, que l'Église proclama que Marie, la mère de Jésus, était bien la mère de Dieu.

On sauta alors de joie dans les rues ; on fit un cortège triomphal aux évêques et aux savants du concile, criant longuement : Theotokos : Mère de Dieu, Mère de Dieu ! Et la fête dura jusqu'à la nuit.



99 A son retour de Nicée, Nicolas communiqua à ses prêtres et à tout son peuple les décisions du concile.

Beaucoup n'étaient pas contents. Une émeute éclata même dans le port d'Andrias, si violente, si générale qu'elle faillit gagner la Lycie et la Phrygie supérieure... Regarde la carte !

Nicolas fut obligé de partir à dos d'âne vers le port pour éteindre le foyer de la révolte...

Il réussit. La paix revint. Et Arius perdit ses partisans.



100 « C'était un homme extraordinaire, saint Nicolas, troubadour ?

— Absolument. Saint Michel l'archimandrite prétend que son visage était beau comme celui d'un ange. On ne pouvait lui résister.

— Les anges ont des ailes, ils n'ont pas de visage...

— C'est une manière de parler. Ils n'ont ni ailes, ni visage. Saint Michel voulait dire que son visage rayonnait d'une telle lumière, d'une telle puissance heureuse, qu'on croyait avoir affaire à un ange.





101 — D'après les images et les reproductions, voici comment on pourrait se le représenter. Il est grand et fort. Ses épaules sont larges, ses mains petites. Son visage, dans le beau cadre de ses cheveux blancs et de sa longue barbe, est hâlé. Ses cicatrices restent apparentes, malgré son teint foncé. Des yeux très vifs brillent sous ses épais sourcils. Rien qu'à le voir, on le devine très intelligent, très bon.

— En somme, troubadour, il ressemble au Père Noël ?

102 — Si tu veux ; saint Nicolas est le vrai Père Noël. C'est peut-être lui qui a prêté ses traits et sa bonté à ce personnage des grandes nuits étoilées, inventé de toutes pièces. Mais je t'en parlerai plus tard...

— Une dernière question, troubadour ! Saint Nicolas a-t-il fait beaucoup de miracles ?

— Oui, beaucoup... Tu as donc déjà oublié ce que je t'ai raconté ? Saint Pierre Damien assure qu'il en a tant fait que la plume des hommes ne pourrait pas les écrire... Tiens ! En voici deux autres...





103 Népotius, Herpilion et Ursus étaient trois jeunes tribuns attachés à la cour de Constantin.

Albave, le préfet de police, un méchant homme, en fut jaloux. Pour s'en débarrasser, il les dénonça faussement à l'empereur.

« Ils vous trahissent, s'en va-t-il rapporter. Ils veulent vous détrôner. Leurs légions sont prêtes pour la révolte. »

Sans preuve, Constantin crut malheureusement Albave, et fit emprisonner les trois officiers, en attendant leur mise à mort.

104 Au fond de leur cellule, les chaînes aux pieds, les trois jeunes tribuns se désolaient. Ils auraient voulu parler à l'empereur, s'expliquer, défendre leur cause. Rien à faire ! Soudain, Ursus eut une idée :

« Avez-vous entendu parler de l'évêque Nicolas ?

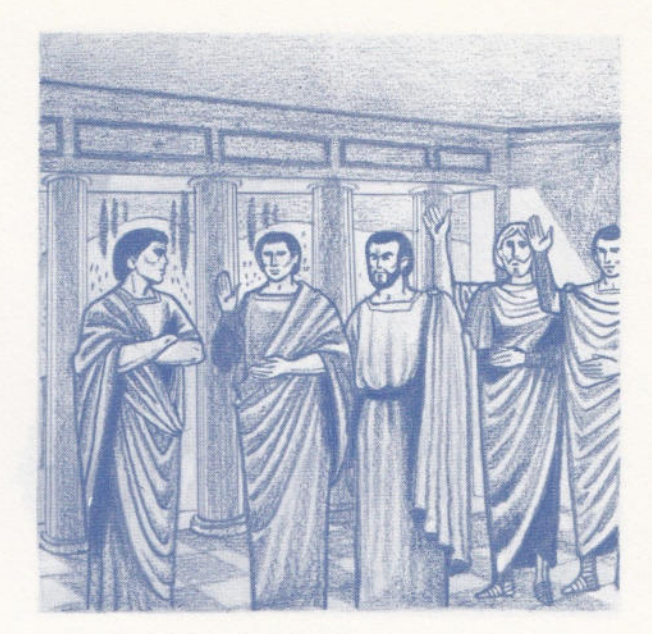
— Oui, pourquoi ?

— Lui peut nous sauver.

— Comment cela, avec les verrous, les gardes !

— Écrivons-lui une lettre, en lui expliquant notre cas. Il est juste et bon. Il interviendra. L'empereur le croira sur parole. »





105 Le message parvint quelques heures après à Nicolas.

« Sais-tu comment il s'y prit pour délivrer les jeunes gens ?

— Il sella son âne, et alla trouver l'empereur !

— Non, c'est bien plus simple ! Il se contenta de prier. Et la nuit même, un songe terrible troubla Constantin et le préfet Albave. L'un et l'autre virent l'évêque de Myre s'approcher de leur lit, tout rouge de la colère de Dieu. »

106 A Albave, il reprocha son crime.

A Constantin, il dit d'une voix sévère :

« Pourquoi les as-tu condamnés sans jugement ? Répare ton erreur. Rends la liberté à ces innocents, ou la vengeance de Dieu tombera sur ta tête. »

A son réveil, Constantin s'empressa de faire comparaître Albave et ses trois victimes. Dès les premiers mots, il fut tout de suite convaincu de leur innocence. Il libéra les trois officiers avec beaucoup d'honneurs. Quant à Albave, il prit leur place en prison...





107 « C'est bien fait, troubadour.

— Je pense comme toi. On écoute toujours trop les mauvaises langues. Et puis, quand on détient la justice, on doit se renseigner minutieusement avant de prononcer une sentence.

— Et Nicolas ; fut-il content ?

— Très content. Pour le remercier, Constantin lui offrit un évangéliaire, un encensoir ciselé et deux chandeliers en or massif. »

C'est pour ce prodige, connu de toute l'Asie Mineure, que saint Nicolas demeure le patron des persécutés et le défenseur des causes perdues.

108 Voici le second miracle que je veux te raconter. Tu le connais déjà. Nous le chantions ensemble, tout au début de cette histoire. Peut-être n'est-il qu'une histoire brodée sur le premier. On aurait, tout simplement, changé la prison par une boutique de boucher, et les trois officiers par trois enfants au saloir. Qu'importe...

Donc, trois écoliers avaient été envoyés par leurs parents à Myre. On croit même que c'était pour demander au saint évêque Nicolas de les bénir.

La route était longue. La nuit tomba. Les trois enfants perdirent leur chemin. Partout des ombres s'allongeaient ; ils avaient peur.



109 Tout à coup, une lumière... Une maison. Ils coururent vers elle. Le plus hardi frappa à la porte. Le boucher vint ouvrir.

« Boucher, nous voudrions bien manger et dormir ; nous avons de l'argent.

— Entrez, entrez, petits enfants. »

Les enfants n'étaient pas rassurés, car le boucher, son grand couteau à la main, ressemblait à un ogre.



110 D'abord, tout se passa bien. Les enfants mangèrent de bon appétit et s'endormirent dans un grand lit, enfoncés dans la plume jusqu'au cou.

Mais, pendant la nuit, le méchant boucher s'approcha d'eux et les égorgea. Puis, son crime accompli, il cacha leurs corps dans son saloir...

« Pourquoi a-t-il fait cela, troubadour ?

— On ne sait pas. Peut-être pour voler leur argent, ou pour le plaisir de faire du mal... C'est horrible ! »



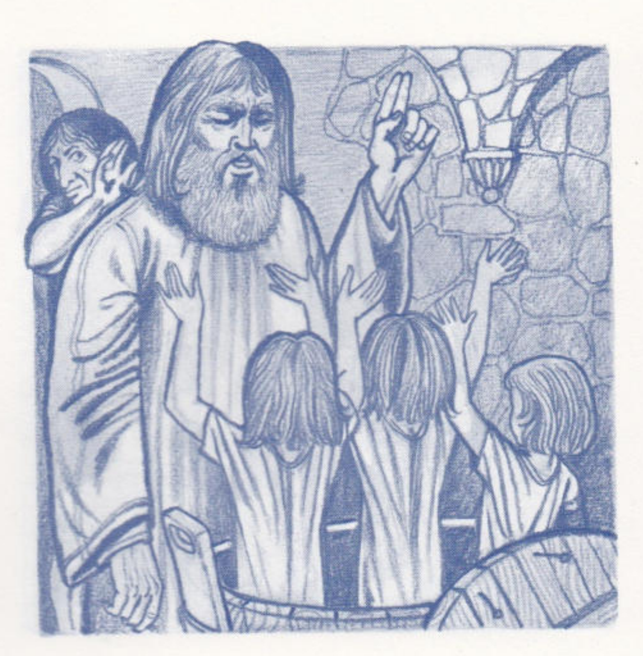
111 Un jour, Nicolas vint à passer par là. Il frappa à la porte du boucher :

« As-tu quelque chose à manger ?

— Bien sûr, bien sûr, Père Nicolas. »

Mais le gros homme pâlit, car l'évêque le fixa droit dans les yeux : « Où les as-tu cachés ? »

Le boucher, démasqué, trembla de peur. Il montra le saloir... L'homme de Dieu en souleva le couvercle, et découvrit les trois enfants qui semblaient sortir du sommeil.



112 C'est ce qui explique la complainte de saint Nicolas.

Sur les images des livres et les vitraux des églises, on voit aux pieds du saint trois enfants sortant d'une cuve, les mains levées vers le ciel.

C'est pourquoi on a fait de saint Nicolas le patron de tous les enfants ; celui qui garde leur sommeil des mauvais rêves, et les défend contre les dangers du monde. Ce monde où les bandits côtoient les saints, comme dans les champs la mauvaise herbe croît avec le blé.



113 Dieu avertit Nicolas de sa mort prochaine. Il avait environ 80 ans. C'était vers 343.

Il célébra une dernière messe pontificale, et donna à ses diocésains très émus ses derniers conseils.

Puis, de son pas tranquille, comme s'il se fût avancé vers l'autel, il se retira dans sa maison préférée, la Sainte-Sion, où ses deux oncles avaient été ensevelis. Là, il se reposa et se prépara à paraître devant Dieu.



114 Une fièvre brutale le saisit, dès son arrivée. Le mal s'acharna sur son corps usé, pendant de longues semaines.

Toujours le même, calme et courageux, il répétait au plus fort de la souffrance : « Jésus, que votre nom soit sanctifié. »

On lui apporta le viatique. Il bénit son entourage, qui ne pouvait retenir ses larmes. Un dernier mot : « Mon Dieu, je remets mon esprit entre vos mains. »

Et il s'éteignit.



115 Aussitôt, sa chambre s'éclaira d'une merveilleuse clarté, et l'on crut entendre un bruit d'ailes. Étaient-ce les anges qui venaient au-devant de son âme très pure pour l'escorter triomphalement vers le ciel ?

A la nouvelle de sa mort, tout le peuple de Myre crut perdre son âme. D'un pas de porte à l'autre, on se racontait ses bienfaits... On ajoutait peut-être à l'histoire. Mais on l'aimait tant qu'on n'avait pas assez de mots pour traduire ses sentiments...

Grave, silencieuse, interminable, une procession défila devant sa couche funèbre.



116 On accourait des villes voisines et de toute l'Asie Mineure pour contempler une dernière fois son visage vénérable, baiser sa main bienfaisante, « sa main à miracle ».

Les malades, qu'il avait tant aimés, vinrent eux aussi, comme ils purent. Plusieurs furent guéris, en le touchant.

De son corps émanaient un merveilleux parfum et une sueur onctueuse qu'on allait bientôt nommer la « sainte manne ».





117 Ses funérailles furent un triomphe. On ne voulut point chanter la messe des morts, mais une messe d'action de grâces. Dieu avait été si bon de mettre sous les yeux des hommes une vie si parfaite, une mort si digne !

C'était grande fête au ciel... Pourquoi pas sur la terre ? La foule disait : « C'est un saint ! » Et les gens, dans leurs prières, invoquaient déjà « le Père saint Nicolas ».

Les évêques de la province, eux aussi, ne tardèrent pas à le « canoniser », c'est-à-dire à le déclarer « saint ». C'était la coutume en ce temps-là.

118 « Troubadour, quelque chose, dis-tu, sortait du corps de saint Nicolas. Qu'est-ce que c'est ?

— Une rosée miraculeuse, un givre un peu semblable à cette « manne » que les Hébreux ramassaient dans le désert. Aussi l'appelle-t-on la « sainte manne ».

— C'est curieux ! Est-ce bon à manger ?

— Ni à manger, ni à boire. La « sainte manne » guérit. On s'en sert contre les maux d'yeux et de gorge. Le pape Pie IX soignait ainsi, dit-on, sa gorge malade.





119 — Veux-tu dire, troubadour, que cette manne coule encore ?

— Toujours. La source n'en a jamais tari... Si tu vas un jour à Bari, dans la crypte de l'église qui renferme les reliques de saint Nicolas, tu pourras voir toi-même cette sueur merveilleuse. Les ossements vénérables en ruissellent chaque matin. Il se forme, par endroits, des perles brillantes qui crèvent comme des bulles. Et l'on essuie la sainte manne avec une éponge, pour l'offrir comme remède aux malades.

120 — On appelle cela un prodige, n'est-ce pas ?

— Tout juste !

— Nicolas a-t-il fait beaucoup de prodiges ?

— J'en ai plein ma mémoire. Ils ne sont pas tous aussi certains...

— Cela ne fait rien, raconte ! »

... Il y avait grande joie dans la caravane ! Cethron et Euphrosime emmenaient avec eux, pour la première fois, leur petit Adéodat en pèlerinage à Myre.



121 Sur la route, un peu longue pour les sept ans du garçonnet, on chantait, on priait, on racontait des épisodes de cette magnifique légende.

Soudain, des brigands surgirent des rochers, détroussèrent les voyageurs et, malgré les cris des parents, emmenèrent avec eux l'enfant.

Il était joli, adroit, en bonne santé... Alors, ils le vendirent bon prix au roi de Babylone... Et voilà notre petit ami, esclave du roi, obligé, chaque jour, de lui présenter les plats à table.



122 Une année passa... Cethron et Euphrosime ne cessèrent de demander à saint Nicolas le retour de leur fils. Et comme d'habitude, ils firent leur pèlerinage à Myre.

Le même jour, à la cour du roi, Adéodat versait à boire aux convives. Il avait de la peine ; il pleurait.

« Qu'as-tu ? » lui demanda le roi, d'un ton bourru.

« Je pense à mes parents qui sont loin, et à la belle fête de saint Nicolas... »



123 Furieux, le roi s'écria :

« Petit misérable ! qui serait assez fort pour te délivrer de mes mains ? »

Au même instant, saint Nicolas apparut. Il saisit l'enfant par les cheveux, le transporta en quelques secondes à Myre, et le conduisit chez ses parents, dont tu devines un peu la surprise et la joie.

C'est en souvenir de ce prodige qu'on représente parfois saint Nicolas la main dans la chevelure d'un enfant.



124 En 826, les Sarrasins, déjà maîtres de l'Espagne, avaient conquis l'île de Crète, qui leur servait de camp de concentration pour les chrétiens rebelles à leurs ordres.

Parmi eux, se trouvait un prêtre vénérable, Chrystophore. Il était de l'île de Mytilène. Lui aussi était tombé aux mains des Infidèles lors d'un pèlerinage au tombeau de saint Nicolas.

Les geôliers, le trouvant trop malade et trop vieux pour travailler, le placèrent dans la colonne des condamnés à mort.





125 Mais Chrystophore ne voulait pas mourir.

Il s'adressa à saint Nicolas en ces termes :

« C'est à cause de vous que je suis là, puisque j'allais prier à votre tombeau. Aussi, vous devez me délivrer... C'est justice ! »

Le jour venu, on conduisit le bon vieillard au lieu de son supplice. Le bourreau dégaina son sabre. La victime, à genoux, baissa la tête, résignée.

126 Le bourreau poussa un cri de stupeur : le glaive venait d'échapper de ses mains. Il tenta de le reprendre, rien à faire ! Il semblait qu'une force invisible l'en écartait. Blême de peur, il s'écria :

« C'est de la magie !

— Non, reprit le vieillard qui s'était redressé, le sourire aux lèvres. C'est un miracle ! Celui qui m'a protégé, c'est saint Nicolas. Je l'ai vu. »

L'histoire finit bien. On rendit la liberté à Chrystophore et à ses compagnons.





127 Un homme riche, qui n'avait pas d'enfant, fit un jour une promesse à saint Nicolas :

« Si j'ai un fils, je vous offre une coupe d'or ciselé. »

Il eut un fils, et commanda la coupe promise à un orfèvre de talent. Elle était si belle que l'homme riche voulut, au dernier moment, la garder pour lui. A saint Nicolas, il résolut d'offrir à la place une coupe en cuivre.

Il se rendit donc, avec son enfant déjà grand, en pèlerinage à Myre.

128 Durant la traversée, le garçon tomba à l'eau et s'enfonça dans un tourbillon. La légende ajoute même que la coupe d'or, avec laquelle il jouait, disparut avec lui.

Désespéré, l'homme riche poursuivit tout de même son pèlerinage. Il arriva près du tombeau de saint Nicolas. Au moment où il déposa la coupe de cuivre sur la dalle, une main mystérieuse la jeta à terre.

Il comprit immédiatement la leçon : on ne se moque pas de Dieu, ni de ses saints. Chose promise, chose due !



129 Mais voici que soudain, fendant la foule, un enfant s'avança portant une coupe splendide.

L'homme riche reconnut son fils et le vase précieux qu'il avait refusé à son bienfaiteur.

Délirant de bonheur, il serra son enfant dans ses bras, prit la coupe d'or et la déposa sur le tombeau.

Cette fois, son offrande fut acceptée.



130 Les prodiges attribués à saint Nicolas sont si nombreux, que saint Jean Damascène a pu dire :

« Les sables qui sont sur le bord de la mer, les flocons de la neige, les perles de la mer, les gouttes de la pluie, les courants des fleuves, les bouillonnements des fontaines, ne sont pas aussi nombreux que vos miracles, ô Père Nicolas. »

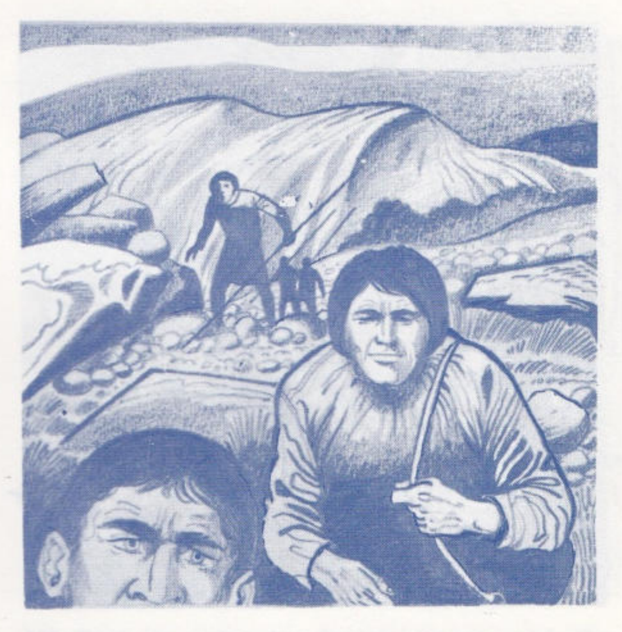
L'Église grecque l'appelle pour cela « l'Astre Radieux » qui envoie les rayons de ses miracles dans tout l'univers. Et l'Église romaine, « le Saint orné d'innombrables miracles ».



131 Pendant plus de 700 ans, les ossements de saint Nicolas reposèrent à Myre, dans l'église de Sainte-Sion.

On veillait sur eux comme sur un trésor. Plusieurs fois, on essaya de les voler. Sans jamais y réussir. L'empereur Basile parvint seulement à en extorquer une relique.

Mais en 1036, quand tout le pays fut envahi par les Musulmans, le tombeau de saint Nicolas resta, hélas ! entre leurs mains.



132 Les chrétiens qui erraient dans les montagnes, par crainte des Infidèles, les marins qui avaient choisi saint Nicolas pour patron essayèrent plusieurs fois d'arracher aux Musulmans les précieux restes. Ce fut toujours sans succès ! Ce sont les marins de Bari, dans l'ancien Royaume des Deux-Siciles, qui eurent cet honneur, au printemps de 1087. Car, prétendaient-ils, saint Nicolas, passant par le port de Bari au retour d'un voyage à Rome, avait annoncé que son corps reposerait là, un jour.



133 Ils préparèrent fiévreusement leur expédition. Trois navires. Cinquante gars solides et bien armés à bord. Les navires furent chargés de blé. Car il était bon que les autorités du port pensent qu'il s'agissait d'une cargaison régulière devant être livrée à Antioche.

En réalité, ce fut vers Myre qu'on mit les voiles.

Ayant appris que les Vénitiens avaient le même projet, il ne fallait à aucun prix se laisser devancer par eux. Et les trois voiliers de courir sur la mer.



134 Les Siciliens arrivèrent bons premiers à Myre. Sur les ruines du vieux monastère de Sainte-Sion erraient quelques vieux moines, gardiens du tombeau.

A grands coups de massue, malgré l'effarement des moines qui levaient les bras au ciel, criant au sacrilège, les marins frappèrent la pierre, firent sauter les scellés.

Les ossements mis à jour, ils se prosternèrent, les enveloppèrent avec soin dans un voile de soie, et recueillirent dans un vase la sainte manne.



135 On se hâta vers les navires pour y embarquer l'incomparable trésor, tandis qu'assis sur les ruines les vieux gardiens se lamentaient :

« Ils ont volé notre saint Nicolas ! »

Dans le lointain, les vaisseaux vénitiens apparurent.

Trop tard ! Ces rusés conquérants allaient devoir se contenter des deux autres corps ensevelis à côté du grand saint : Théodore, martyr, et Nicolas, l'oncle du saint.



136 Les navigateurs furent de retour à Bari le dimanche 9 mai 1087. On leur fit un accueil triomphal.

L'archevêque Urson, entouré de tout son clergé, reçut dans ses mains les précieuses reliques, et les transporta dans un sanctuaire provisoire surplombant la mer.

Des malades, des infirmes, des aveugles, des sourds-muets furent guéris au passage du cortège. On constata quarante-six guérisons dans les deux premiers jours.



137 Plus tard, le pape Urbain II vint lui-même bénir le nouveau sanctuaire de saint Nicolas.

Il déposa les reliques dans un autel de marbre, ouvert par le haut afin de pouvoir puiser la manne miraculeuse.

Et c'est là qu'elles reposent aujourd'hui encore.

Depuis lors, beaucoup de pèlerins se sont mis en route vers Bari : de Sicile, d'Italie, puis de tout l'univers catholique.



138 Parmi les pèlerins célèbres, il faut mentionner :

Pierre l'Ermite, qui vint recommander la première Croisade au saint évêque.

Sainte Brigitte qui vit, au cours de son pèlerinage, un vieillard lui apparaître et lui dire : « Je suis l'évêque Nicolas. Je me montre à toi, tel que j'étais dans ma vie mortelle. »

... Des papes, des empereurs, des rois se firent gloire de venir plier le genou devant les précieuses reliques.



139 Un autre pèlerinage prit naissance, en Lorraine, quelques années après celui de Bari. A Saint-Nicolas-du-Port, actuellement chef-lieu de canton de Meurthe-et-Moselle.

Un chevalier lorrain, Albert de Varangéville, passant par Bari au retour d'une croisade, avait rapporté un doigt du saint.

Il le déposa d'abord dans la chapelle Notre-Dame, au hameau du Port, avant de faire construire une basilique plus importante.



140 Tout de suite, les foules accoururent. En 1610, on compta jusqu'à 200.000 pèlerins.

Saint Bernard, saint François-Xavier, saint Pierre Fourier, saint Benoît Labre, sont venus prier au sanctuaire de Saint-Nicolas-du-Port.

Sainte Jeanne d'Arc vint y confier sa redoutable mission de sauver notre patrie.

Les rois de France, de Louis XI à Charles X, y passèrent presque tous, comblant le sanctuaire de leurs dons.



141 Les miracles s'y multiplièrent, comme le montrent les ex-voto qui tapissent les murs.

Un jour, le croisé Cunon de Rechecourt y accrocha ses chaînes.

Voici son histoire : il guerroyait bravement contre les Infidèles, quand il tomba dans une embuscade. Jeté dans un cachot, on lui mit au cou un carcan et aux mains de lourdes menottes.

Emmuré vivant, il attendait la mort.



142 Quand, pensant à sa Lorraine, il se souvint de son patron : saint Nicolas.

Il le pria longuement, avec foi.

Soudain, le cachot resplendit de lumière, la porte roula sur ses gonds, comme par enchantement. Avec la rapidité de l'éclair, le vaillant chevalier fut transporté jusqu'à la porte du monastère de Saint-Nicolas-du-Port.

Il croyait rêver, et se frotta les yeux dans un grand bruit de chaînes.



143 Mais il était bien éveillé. Il frappa à la porte : Le prieur fit répondre qu'on ne pouvait ouvrir en pleine nuit.

Cunon insista. Il pria même le portier d'avertir son prieur que des souris étaient en train de grignoter ses sandales.

« C'est ma foi vrai ! » constata le moine étonné.

Alors, Cunon, portant chaînes et carcan, fut introduit dans le monastère. Des jours et des jours, il ne cessa de raconter son histoire à qui voulait bien l'entendre.



144 En plus de ces grands sanctuaires de Bari, de Saint-Nicolas-du-Port, l'Église catholique montra au cours des siècles une dévotion très vive envers le saint évêque de Myre.

D'abord, en Orient où l'on fit du jour de sa mort, le 6 décembre, une grande fête, et où on lui consacra un jour de la semaine, le jeudi.

Dans les prières publiques, on le nomme juste après les apôtres...



145 On lui bâtit des églises à Jérusalem, Constantinople, Damas, Beyrouth, Alep, Le Caire, Alexandrie.

De nos jours encore, son culte est si vivant que la plupart des villes et bourgades possèdent au moins un oratoire dédié à saint Nicolas.

En Grèce, plus de 300 églises sont placées sous son patronage.

On le désigne toujours sous le nom de « Thaumaturge », de « Faiseur de miracles ».



146 Les Russes l'ont vénéré longtemps comme leur protecteur et leur patron. Ils disaient, en parlant de lui : « Nicolas-le-Miséricordieux ». Les tsars, eux-mêmes, régnèrent souvent sous son nom.

On trouvait son image — son icône — dans la chaumière du moujik ou dans l'isba des steppes les plus lointaines, comme dans les palais des seigneurs.

On n'engageait pas la bataille sans se recommander à lui. On jurait aussi par son nom. Et le serment était sacré.



147 Beaucoup de Russes le traitaient en vrai camarade.

Ainsi, quand saint Nicolas n'avait pas exaucé leurs prières, ils brisaient parfois son icône et le privaient des fleurs qu'ils lui avaient promises. Ce n'était pas méchant !

On aimait à le prier, dans ce pays encore plein de bêtes sauvages, comme le maître des ours et des loups. Et plusieurs images le représentent traînant derrière lui des animaux enchaînés.



148 Tous les marins de la Méditerranée le choisirent pour patron, et plusieurs se saluaient ainsi : « Que saint Nicolas soit à ta barre ! »

Ils se chargeaient dans les ports où ils passaient — les marins sont bavards, ils ont tellement « bourlingué » — de faire connaître le saint évêque et sa légende.

Aussi, après l'Orient, l'Occident chrétien eut-il bientôt un culte fervent pour saint Nicolas...

Il s'étendit encore bien plus, après les pèlerinages de Bari et de Lorraine.



149 Bientôt, non seulement les marins et les pêcheurs publièrent ses mérites, mais encore les souverains pontifes eux-mêmes, les plus grands prédicateurs et les plus grands saints.

Ils lui ont donné de très beaux titres : « Lumière du Monde » — « Laboureur de Dieu » — « Vainqueur de Satan ». Ils le nommaient : le « médecin » dans les maladies, le « libérateur » dans les dangers, le « consolateur » dans les misères, le « compagnon » dans les voyages, le « pilote » sur la mer.

Et le pape Damase composa une messe en son honneur.



150 Après l'Orient, c'est l'Occident qui fit construire par centaines des églises et des chapelles qui lui furent dédiées.

On frappa des médailles à son effigie. On donna également son nom à des rues, à des ports, à des tours, à des navires.

Ainsi, la tour Saint-Nicolas à La Rochelle, le port Saint-Nicolas à Marseille.

En 1951, la France, voulant faire connaître au monde entier les célèbres « images d'Épinal », publia un timbre à son effigie. En 1953, le Liechtenstein fit de même.



151 En Autriche, saint Nicolas est le patron des boulangers.

Dans les Alpes, celui des compagnons, des bergers, et le protecteur des troupeaux.

En Angleterre, aussi bien chez les anglicans que chez les catholiques, il protège le grand et le petit commerce.

En Normandie, c'est lui qui juge les bons élèves et qui est, comme en de nombreux pays, le patron des enfants.



152 En Lorraine, les enfants le regardent et l'aiment comme le « vrai » Père Noël !

C'est en son honneur que les magasins et les étalages regorgent de jouets et de friandises. Il en charge sa hotte et le bât de son âne.

Puis, il va les mettre dans les souliers des enfants sages.

On dit que les enfants désobéissants reçoivent de saint Nicolas des fouets ou des martinets. Mais c'est certainement très rare !



153 Autrefois en Champagne, il y avait grande joie chez les écoliers, le jour de sa fête.

Ayant revêtu ses beaux habits, chacun allait à la messe de minuit, et tout le jour on tirait des pétards et on mangeait des gâteaux.

Les enfants pauvres débitaient des compliments rimés aux commerçants et aux notables. En récompense, ils recevaient quelques sous qu'ils allaient aussitôt dépenser à la foire, comme les riches.

Ainsi, jusqu'en 1830.



154 En Suisse, à Fribourg, où la cathédrale est dédiée à saint Nicolas, c'est aussi grande fête pour les enfants.

Jadis, dès le mois d'octobre, une femme passait dans les rues avec un panier et une lanterne. C'était la femme aux « ouïa-ouïa », les gâteaux à la crème. A ses cris, les ménagères accouraient et faisaient leurs provisions.

Et les écoliers savaient que la Saint-Nicolas était proche et qu'il fallait être sage.



155 On mettait alors de côté, dans toutes les maisons de la ville, un bon verre de vin pour le Père Fouettard, et une botte de foin pour son âne.

Le Père Fouettard précédait saint Nicolas de quelques jours... Il faisait sa petite enquête sur les enfants, les interrogeait, leur faisait même, à l'occasion, passer un examen de catéchisme ou de tricotage... C'était pour renseigner saint Nicolas...

Gare aux paresseux, aux désobéissants : le Père Fouettard leur promettait le fouet !



156 Puis chacun préparait son gonfanon, la petite bannière qu'on allait porter en procession.

Le grand jour arrivait. Les marchands de pain d'épice s'installaient partout, dès le matin. Ils appelaient leur pain d'épice saupoudré ou décoré de sucre blanc : « les Saint-Nicolas ».

Le défilé était superbe. Les garçons étaient habillés en chevaliers, les filles en « gentes dames ». Tous agitaient leur gonfanon... et quelques-uns des verges !



157 Le maître d'école de la ville choisissait le garçon le plus sage pour représenter saint Nicolas.

Il venait, en fin de cortège, avec mitre et soutane violette, monté sur un âne aux brides fleuries. Trois fillettes marchaient devant, tenant trois pommes sur un livre.

Et tout le monde défilait joyeusement, au son des fifres et des tambourins, conduit par un capitaine à cheval.



158 Maintenant encore, les collégiens de Saint-Michel organisent le cortège de la Saint-Nicolas à Fribourg.

On défile, la nuit, à la lueur des torches. Un Père Fouettard, barbouillé de suie, fait claquer dans l'air un fouet redoutable, tandis que près de saint Nicolas quelques bons apôtres jettent des gâteaux — les bitcaumes — sur les spectateurs.

Et les enfants reçoivent toujours dans leurs souliers les mystérieux cadeaux de saint Nicolas.



159 « J'ai fini mon récit, ami. N'est-il pas beau ?

— Très beau, troubadour. Je te remercie. Je ne pensais pas que saint Nicolas était si connu, si aimé... C'est donc un très grand saint ?

— Assurément, même s'il n'a pas fait tous les prodiges et tous les miracles qu'on lui prête. Ce qu'il faut admirer en lui, c'est qu'il a fait très bien tout ce qu'il avait à faire.



160 Écolier, il était travailleur, pieux, charitable ; jeune homme, il fut simple, pur, généreux ; sans hésiter, il a répondu à l'appel de Jésus. Moine, il était un modèle. Évêque, il fut le Bon Pasteur toujours préoccupé du bien des autres, surtout des plus pauvres.

Tu vois, il y a toujours dans la vie des saints un côté imitable. Toi aussi, fais bien tout ce que tu dois faire, même quand c'est un peu difficile.



161 Le nom que je lui préfère, c'est « Nicolas-le-Miséricordieux », celui que lui donnent les Russes.

Miséricordieux, cela veut dire humain, bon, tout prêt à comprendre nos petites misères et à nous aider dans nos difficultés.

Les saints, et en particulier la Sainte Vierge, lorsque nous nous adressons à eux par une fervente prière, peuvent nous obtenir du Seigneur les grâces qui nous sont nécessaires : aimons à les invoquer souvent.



162 J'aime bien qu'on fasse des cadeaux aux enfants au nom de saint Nicolas. Il l'a bien mérité. Sa barbe est aussi belle que celle du Père Noël, puis elle est plus vraie. Qu'est-ce donc que ce Père Noël ? Un bonhomme imaginaire, tels la Fée Carabosse ou le Chat Botté !

— Je suis comme toi, troubadour. Vive saint Nicolas ! Je voudrais que tous les petits enfants du monde le fêtent gaiement.

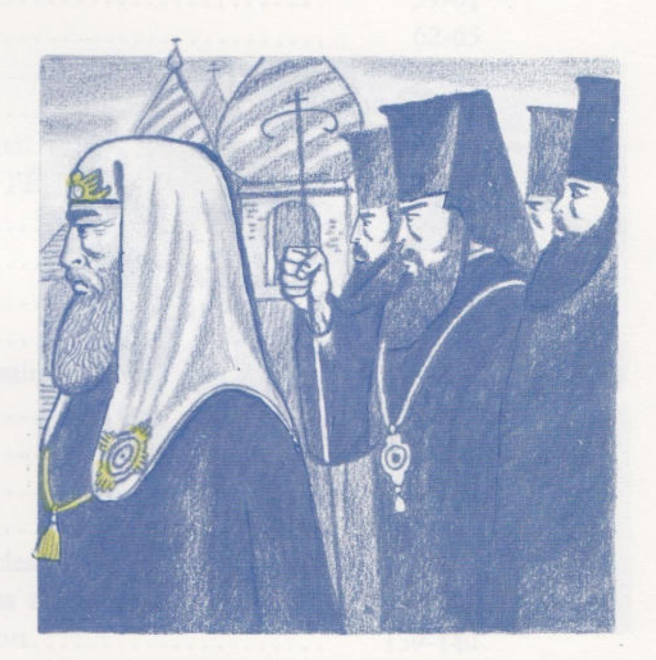


163 Une question encore, troubadour. Pourquoi saint Nicolas n'est-il pas vêtu comme les évêques de France ?

— Parce qu'il est d'Orient. Les Églises d'Orient ont leurs costumes, leurs cérémonies, leurs rites, souvent différents de ceux de l'Église d'Occident.

— Et elles sont tout de même catholiques ?

— Hélas ! La plupart des compatriotes de saint Nicolas ne sont pas catholiques. On les appelle : orthodoxes. Ils se sont séparés de nous au XIe siècle, lors du grand schisme d'Orient.



164 — Ils sont nombreux ?

— Plus de 200 millions. Seuls, huit millions d'orientaux sont catholiques. Leurs évêques sont aussi habillés comme saint Nicolas. Et leur liturgie est la même qu'à son époque.

— Les orthodoxes prient-ils saint Nicolas, troubadour ?

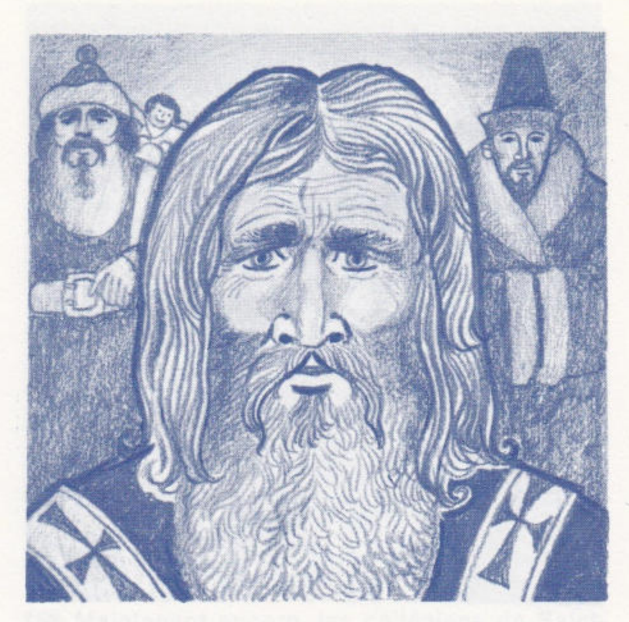
— Bien sûr. En Russie, en Roumanie, en Asie Mineure, au Liban, en Égypte, saint Nicolas est fêté par eux aussi bien que par les catholiques de Lorraine ou de Fribourg.



165 — Et les protestants troubadour ?

— Hélas ! Eux aussi ont quitté l'Église catholique, comme les orthodoxes ; ils sont nos frères... séparés ! Saint Nicolas n'a pas connu ces grandes divisions. En son temps, en voyant les chrétiens, on pouvait dire : ils sont unis ! Maintenant, on ne peut plus le dire.

— Mais, troubadour, les protestants prient aussi saint Nicolas ?



166 — Oui ; un peu partout, en Angleterre, dans les pays scandinaves, en Suisse, en Amérique. Ils se rendent même parfois en pèlerinage à Bari, et y rencontrent leurs frères orthodoxes ou catholiques. Quel beau symbole de l'unité ! Bien sûr, ici ou là, on a transformé son costume et son nom ; on l'appelle le Père Noël ou Santa Klaus. Mais, je crois que saint Nicolas se reconnaît sous la toque de velours du Magicien Santa Klaus et sous la pelisse rouge du Bonhomme Noël.



167 Et cela fait une farandole sans fin d'enfants joyeux autour de lui. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les langues.

Les uns disent : Santa Klaus ; les autres : Petit Papa Noël ; les derniers : Saint Nicolas. Mais tant pis ! Ce sont les mêmes souhaits, les mêmes chansons, les mêmes prières. Et saint Nicolas les accueille tous dans ses grands bras et dans son grand cœur. Car ils sont tous, sans exception : païens, orthodoxes, protestants, catholiques, ses enfants. Les petits enfants du Bon Dieu.



168 Veux-tu que notre dernière pensée, à la fin de cette belle histoire, aille à la grande Russie où tant de petits frères et sœurs dans le Christ prient saint Nicolas.

Comme eux, pour eux, et pour tous ceux qui luttent et peinent de par le vaste monde, afin qu'ils gardent malgré les difficultés l'espérance, dis avec ferveur cette prière :

« *Sviatiteliou Otche Nicolaie Moli Boga O Nas* »

Ô NOTRE PÈRE, SAINT NICOLAS, PRIE DIEU POUR NOUS !

Table des matières

★

BELLES HISTOIRES, BELLES VIES

1. La plus Belle Histoire.
2. La Belle Vie de Notre-Dame.
3. Anne-Marie Javouhey.
4. Saint Paul.
5. Jeanne-d'Arc.
6. Saint Vincent de Paul.
7. Histoire Sainte T. 1.
8. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus.
9. Sainte Catherine Labouré.
10. Saint Jean Bosco.
11. Saint François d'Assise.
12. Histoire Sainte T. 2.
13. Le Père Champagnat.
14. Le Père Jean-Émile Anizan.
15. Charles de Foucauld.
16. Sainte Bernadette.
17. Saint François-Xavier.
18. Saint Bernard.
19. Sainte Geneviève.
20. Saint Jean-Baptiste de La Salle.
21. Les Martyrs de l'Ouganda.
22. Sainte Odile.
23. Saint Louis-Marie Grignion de Monfort.
24. Sainte Claire.
25. Le « Bon Père » Chaminade.
26. Saint Dominique Savio.
27. Jean-Martin Moyë.
28. Saint Benoît.
29. Saint Louis.
30. Le Père Miguel Pro.
31. Saint François de Sales.
32. Kateri Tekakwita.
33. Sainte Louise de Marillac.
34. Histoire de l'Église T. 1.
35. Saint Pie X.
36. Mère Nathalie.
37. L'Épopée Jociste.
38. Sainte Rita.
39. Le Curé d'Ars.
40. Étienne Pernet.
41. Sainte Jeanne-Antide Thouret.
42. Saint Antoine de Padoue.
43. Le Père Louis Querbes.
44. Saint Nicolas.
45. J.-M. Robert de La Mennais.
46. Jeanne Jugan.
47. Saint Martin.
48. Pie XII.
49. Notre-Dame de Fatima.
50. Notre-Dame de Pont-Main.
51. Le prêtre : qui est-il? Que fait-il?
52. Sainte Émilie de Vialar.
53. Théophane Vénard.
54. Les Grands capitaines.
55. Saint Yves.
56. Histoire de l'Église T. 2.
57. Pierre Bonhomme.
58. Marguerite Bourgeoys.
59. Mère Alphonse-Marie.
60. Le Père Noailles.
61. Saint Pierre-Julien Eymard.
62. Le Père Dehon.
63. Mère Saint Ignace.
64. Mère Saint Louis.
65. Le Bon Pape Jean.
66. Histoire des Missions, T. 1.
67. Histoire des Missions T. 2.
68. Histoire des Missions T. 3.
69. Sainte Marguerite-Marie.
70. Sainte Émilie de Rodat.
71. Marie-Louise Hartzer.
72. Sœur Rosalie.
73. Saint Pierre Fourier.
74. Saint Dominique.
75. Mère Saint Félix.
76. Les Bergers de la Salette.
77. Saint Jean de Dieu.
78. Saint Jean-Baptiste.
79. Louise et Laurence Lemarchand.
80. Les Sœurs de Ribeauvillé.
81. Sainte Germaine de Pibrac.
82. Sainte Thérèse d'Avila et Saint Jean de la Croix.
83. Marie Rivier.
84. Amélie Fristel.
85. Le Père Brottier.
86. Henri Planchat.
87. Sainte Monique et Saint Augustin.
88. Gabriel Deshayes.
89. Saint Pierre.
90. Pauline Jaricot.
91. Saint Jean-Eudes.
92. Saint Patrick.
93. Franz Stock.
94. Sainte Jeanne-Élisabeth.
95. Mgr de Marion-Brésillac.
96. Saint Jean l'Évangéliste.
97. Marie-Louise Trichet.
98. Jean-Joseph Allemand.





11, rue Duguay-Trouin
75006 PARIS

ISBN 2 215 015 95 0